



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





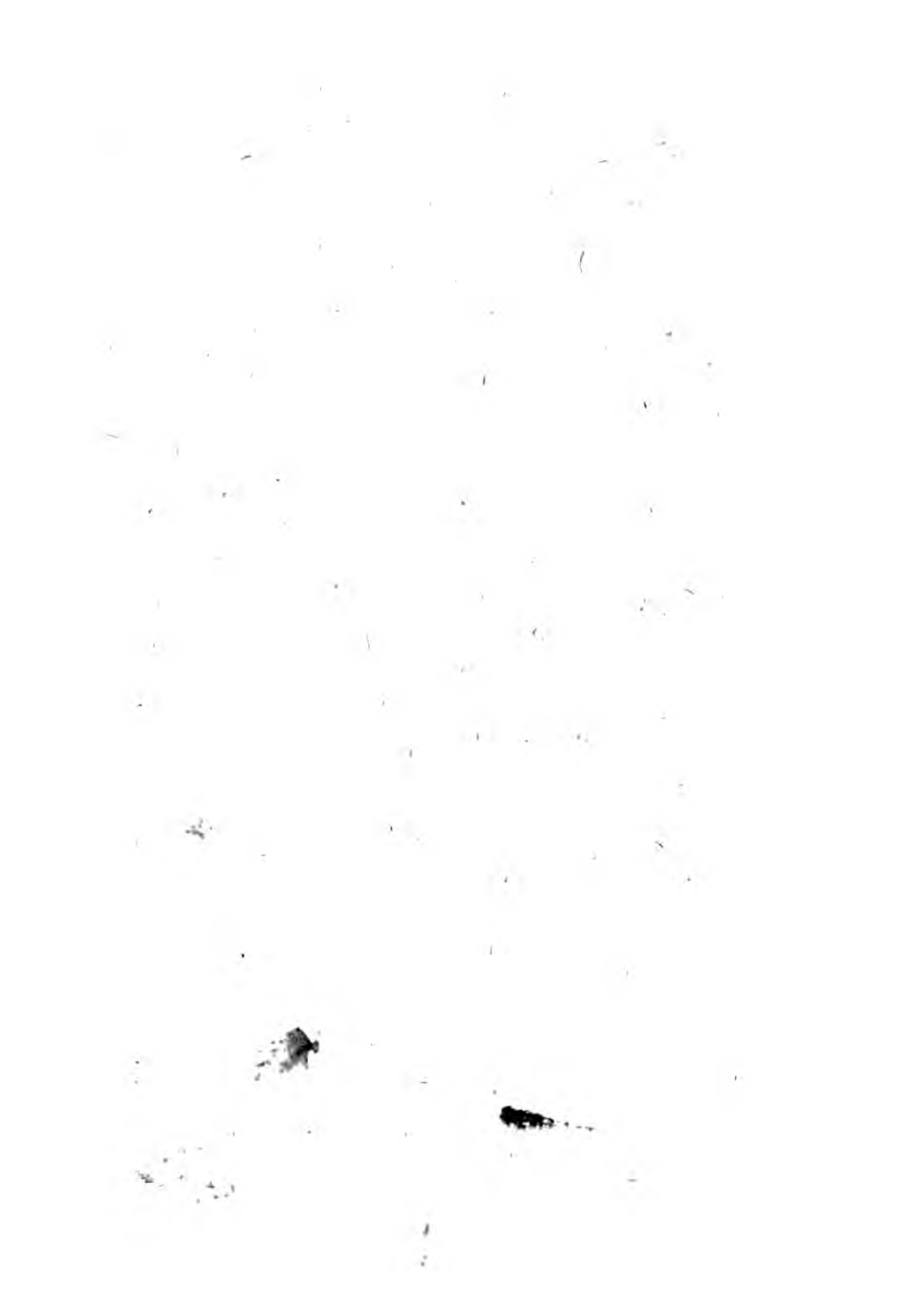
Vet. Fr. II A. 696

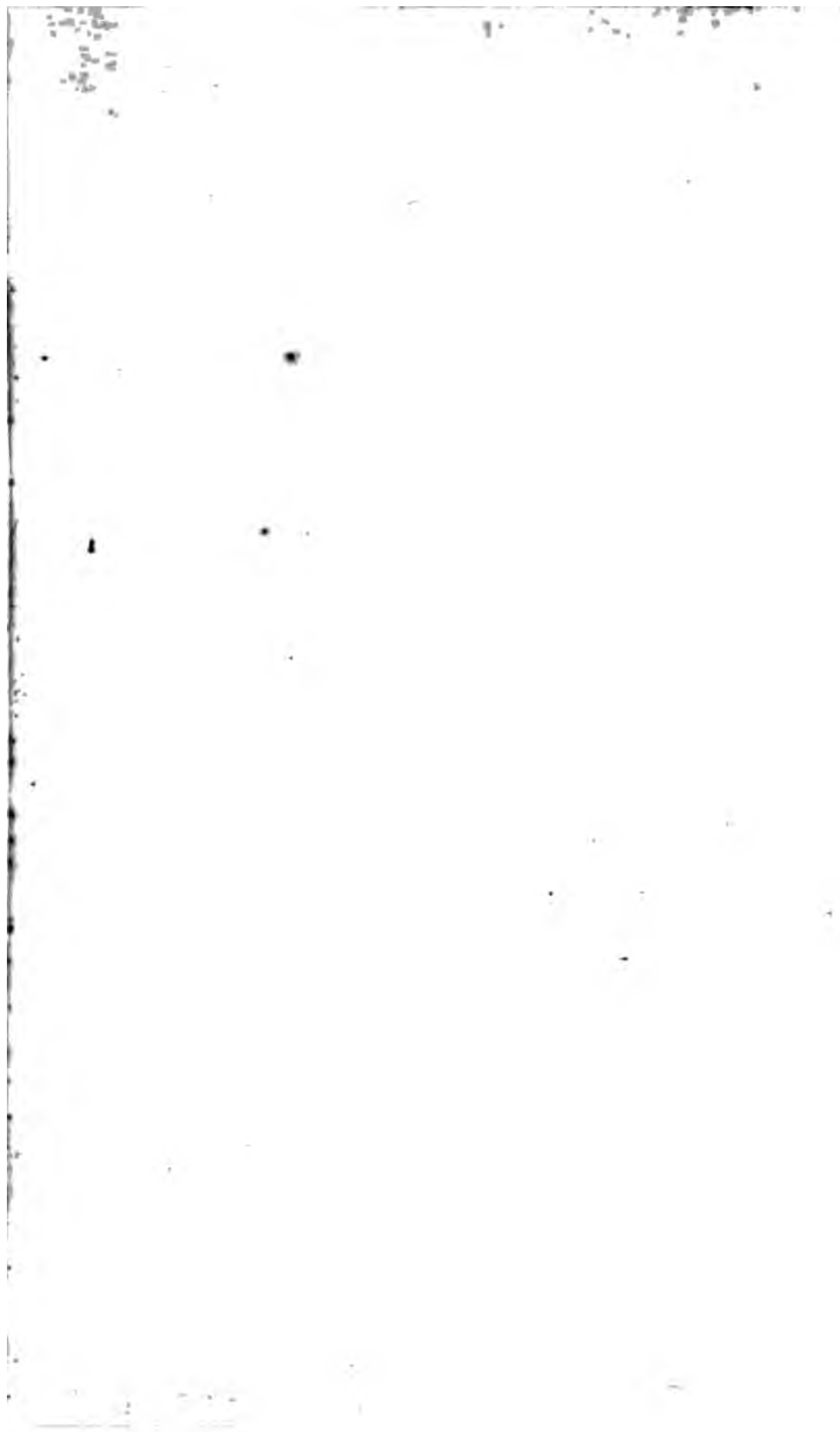


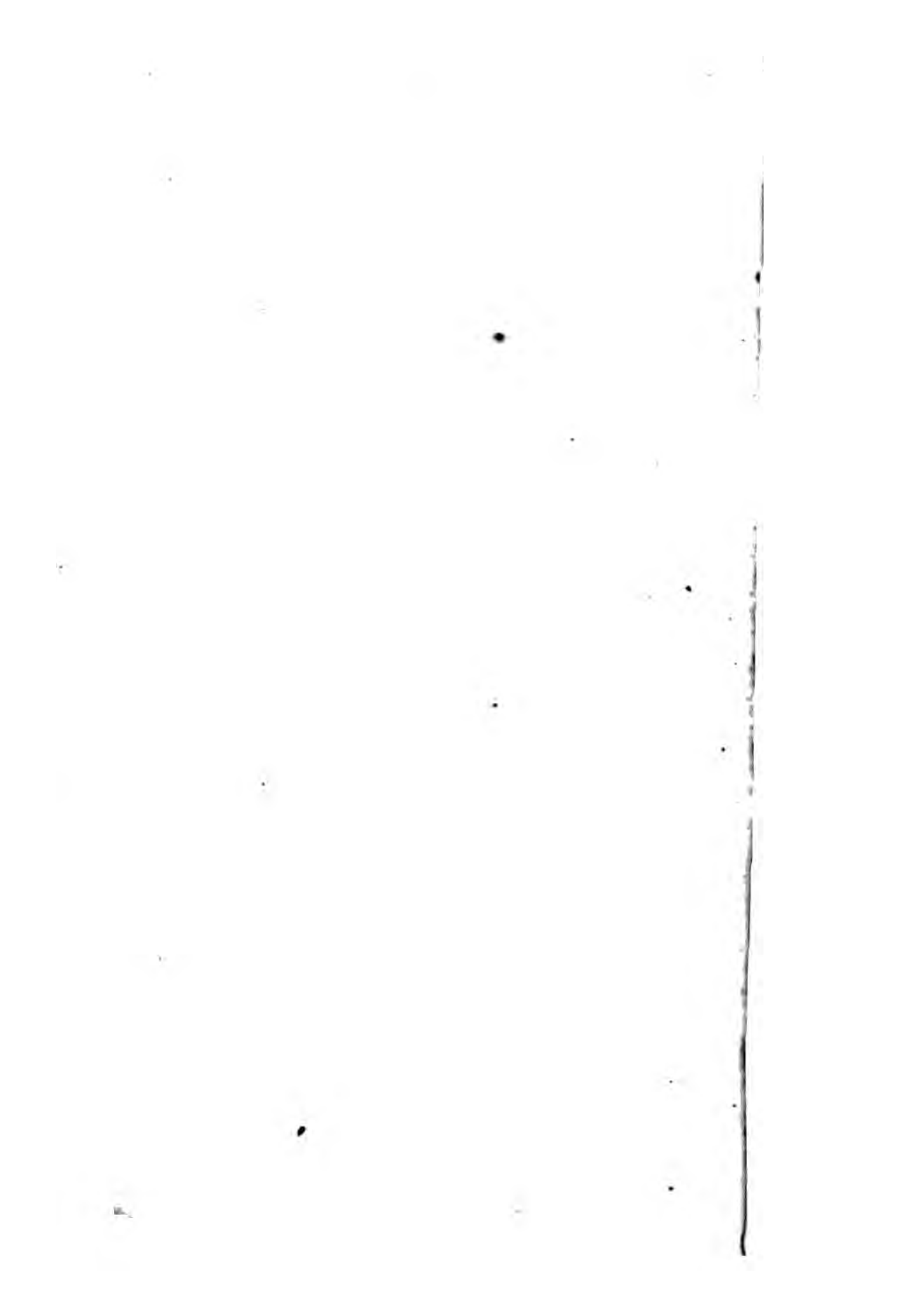


Vet. Fr. II A. 696







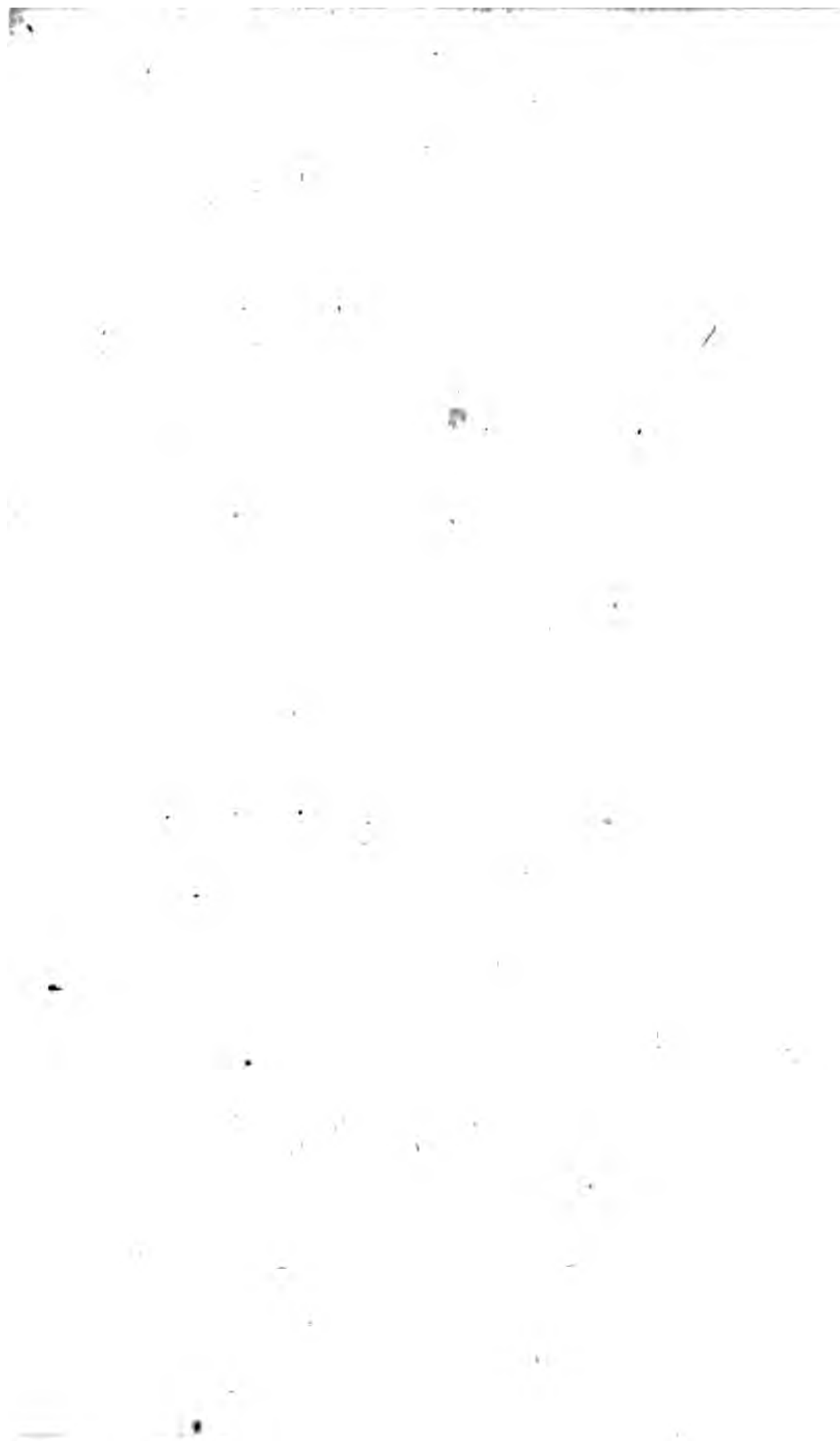


Œ U V R E S

D E

M. LE CHEVALIER DE BERT**.

T O M E S E C O N D.





Œ U V R E S

DE

M. LE CHEVALIER DE BERT**.

NOUVELLE ÉDITION,
corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A L O N D R E S.

& se trouve à PARIS,

Chez { HARDUIN, Libraire, au Palais Royal,
sous les Arcades, à gauche, N^o 14.
GATTEY, Libraire, rue des Prêtres Saint-
Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis l'Eglise.

1785.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

31 JUL 1969

OF OXFORD

LIBRARY

V O Y A G E
DE BOURGOGNE.

M. le Chevalier de Parn* était à l'île de Bourbon lorsque cette petite Bagatelle lui fut adressée. On l'imprima dans le tems sur une copie infidelle, & elle a reparu depuis, dans quelques Recueils, également défigurée. On la donne ici telle qu'elle a été envoyée par l'Auteur à M. le Chevalier de Parn*.



V O Y A G E
DE BOURGOGNE.

A M O N S I E U R
LE CHEVALIER DE PARN*.

A T O I, mon camarade en Afrique, à Cythère,
Aux champs de Mars, au Pinde, ainsi que dans
Paris ;

Camarade enrôlé sous la triple bannière

• Du Dieu qui verse la lumière,
Et de Bellone & de Cypris :

A toi galant missionnaire,

Libertin envoyé par notre aimable Cous

Chez les bons habitans de cette île si chère

Où se suivant dans leur carrière

▲

Nos deux autres amis ont commencé leur tour ,

Pour tenir école d'amour,

Pour leur prêcher la bonne chère ,

Et leur apprendre quelque jour

L'art de jouir, qu'ils ne connaissent guère.

A bord d'un gros vaisseau qu'on nomme le Vo-

lant,

Qui cingle vers Melun & les côtes d'Auxerre ,

Au fond d'un antre obscur qu'un seul rayon

éclaire ,

La gaité sur le front & l'œil étincelant ,

Je vais de tes amis tracer l'itinéraire ;

Commençons par tremper notre plume légère

Dans les flots écumeux d'un nectar pétillant.

Nous avons appareillé aujourd'hui , à six heures du matin *, de la rade du Port S. Paul, ton frère, M. de la G***, & moi. Nous avons avec nous le nègre *Lazare*, frippon suivant l'armée. Nous faisons route pour la Bourgogne, où le plaisir de la chasse nous

* 15 Septembre 1774.

appelle. Je ne fais si la traversée sera longue,
mais il vente bon frais :

Les zéphirs ont enflé nos voiles frémissantes,

La rive fuit à nos regards :

Le vaisseau vole & fend les ondes écumantes,

Et déjà de Paris décroissent les remparts.

Si nous les perdons de vue, nous en sommes bien dédommagés par le spectacle charmant des bords de la Seine. Je ne connais point de plus agréable paysage, & si j'avais mes crayons, je ne manquerais pas de le dessiner.

Là, c'est un fertile côteau

Baigné des premiers pleurs de la naissante aurore,

Où d'énormes raisins que la pourpre colore

Font ployer mollement le flexible rameau ;

Là, des arbres taillés ou des bois sans culture,

Ici le sommet d'un château,

Plus loin, le toit fumeux d'une cabane obscure

Descendent sur les flots se peindre en miniature ;

Et sur les bords de ce tableau
Toujours mouvant, toujours nouveau
Que déroule, à mes yeux, la prodigue nature,
J'apperçois encore un troupeau
Broutant les fleurs & la verdure,
Tandis que le Berger, penché vers l'onde pure,
S'abreuve, à deux genoux, dans le creux d'un
chapeau,

Il faut, mon cher Ami, que je te donne
une idée de la cage où nous sommes enfer-
més. L'entrepont est occupé par des Moines,
des Catins, des Soldats, des Nourrices & des
Payfans; & je crois être à bord de ces
navires destinés à peupler quelques terres
nouvellement découvertes & chargés d'a-
nimaux de toute espèce. Celui qui parmi
nous s'intitule le Patron, a sa cabane
près du gouvernail. L'ancre de la Vivan-
dière n'est pas loin; & ce qui n'est point
plaisant pour les malheureux qui n'ont
point fait leurs provisions, c'est que la cui-

fine n'est séparée de ce qu'on nomme à bord *les Bouteilles* que par une cloison. Le tillac est embarrassé de cordages, & d'ailleurs le tems ne nous permet pas de nous y promener. On n'a pour ressource que six espèces de cahutes enviées & sollicitées comme l'Archevêché de Cambrai qui vient de vaquer. Graces à nos cocardes, nous en avons obtenu une en dépit d'un tapageur, Curé de son métier, qui l'assiégeait depuis minuit. Nous y avons donné l'hospitalité à deux femmes, l'une vieille, l'autre assez jeune. Jusqu'à présent ces Dames ne nous ont rien fourni d'intéressant : donnons-leur le tems de se reconnaître, nous y reviendrons si elles en méritent la peine. Arrêtons-nous pour observer encore mon modèle, & pour mieux assortir les couleurs qui seront nécessairement bigarées dans la copie, comme elles le sont dans l'original.

Le vent est toujours Nord-Ouest. Il paraît décidé que le jeune Dieu de Délos ne nous montrera point d'aujourd'hui sa blonde chevelure. Plus amoureux qu'à l'ordinaire, il lui en coûte peut-être d'abandonner le lit de Thétis. J'en fais mon compliment à la Déesse, & sur-tout à son amant. Cependant il fait froid, & il tombe de tems en tems une pluie très-fine qui m'a obligé deux fois de descendre du gaillard pour me replonger dans la cabane. Le soleil ne paraissant point, nous n'avons pu prendre hauteur : sur les neuf heures, nous eumes connoissance de Choisy.

Sous ces ombrages solitaires,
Au fond de ces bosquets fleuris,
On voit encor quelques débris
Du Temple, où l'on sçait dans Paris
Qu'autrefois la belle Cypris
Eut ses trépieds & ses mystères.
C'est-là, qu'entouré des amours

Dont il fut l'apôtre fidele,
 Le désservant de la chapelle,
 Gentil Bernard * dans ses beaux jours
 Instruisait, dit-on, sa Bergère ;
 Mettait l'art d'Ovide en chansons :
 Et le soir, couronné de lierre,
 Était payé de ses leçons
 Dans les bras de son écolière.

Nous fûmes tentés de visiter les ruines du Temple & d'y faire un petit pèlerinage : mais il s'éleva tout-à-coup un vent de terre qui repoussa notre vaisseau au large. Nous déjeûnâmes, en fuyant de Choisy, avec des tartelettes que les naturels du pays apportèrent à bord ; nous y joignîmes de beaux raisins colorés, d'excellentes poires de Crézane, & une bouteille de mon vieux vin de Sainte-Marie, dont nous vîmes malheureusement la fin avant celle de la Terrasse. Je ne l'eus

* Il était Secrétaire du Cabinet de Choisy.

pas plutôt perdue de vue , & senti la douce chaleur du vin , que recouvrant tout-à-coup cette heureuse liberté ordinaire aux navigateurs & nécessaire aux Poètes , est-ce-là , m'écriai-je , suivant l'usage établi depuis Pindare & dans une espèce d'enthousiasme qui ne laissa point d'étonner un peu mes compagnons de voyage , est-ce là

Ce modeste & riant séjour
 Où jadis toute en proie à ses tendres allarmes ,
 Montpensier dupe de la Cour ,
 Dupe de son amant , mais pleine de ses charmes ,
 Venait goûter en paix , seule avec son amour ,
 Le plaisir si touchant de répandre des larmes ?
 Et qui depuis , élu Roi des lieux d'alentour ,
 Dans son parc embelli vit régner tour-à-tour
 Entre le jeu , le vin , l'intrigue & la paresse ,
 La chasse , les concerts , le spectacle & la messe ,
 Tous ces objets , beaux , doux , séduisans , faits
 au tour ,
 Tant renommés aux fastes de Cythère ,

Mailly de qui Vénus eut appris l'art de plaire ,

Vintimille , sa sœur , rivale trop sévère ,

Et la Tournelle & Pompadour ?

Que ces lieux sont changés ! la Nymphé vaga-
bonde

N'y fait plus de ses cris retentir les échos :

De dépit , le satyre immonde

Court se cacher sous les roseaux.

Bacchus s'enfuit : au loin regne une paix pro-
fonde ,

Et sous le frais abri de ces rians berceaux

On n'entend plus que le chant des oiseaux

Et le doux murmure de l'onde.

Bacchus s'enfuit : beaux lieux , consolez-vous.

Ah ! qu'il porte , s'il veut , aux peuples de la

Thrace

L'erreur & la bouillante audace ,

Le prompt démenti , la menace ,

Et le téméraire courroux :

Des Dieux plus humains & plus doux

Dans votre enclos sacré , beaux lieux , ont pris
sa place ,

Et regnent doublement sur nous.

Au tumulte , à la folle ivresse,
 Aux langueurs de l'oïfiveté,
 Succede la délicatesse,
 L'esprit, le goût, la politesse,
 Et cette aimable volupté
 Qu'approuve même la sagesse.

Vous n'êtes point changés : vous êtes embellis.
 Votre gloire s'accroît par de telles disgraces.
 Oui ! vous ferez encore à nos yeux attendris
 L'asyle des vertus, des talens & des grâces,
 Si vos dédales verts, si vos sentiers fleuris
 Sont encor quelquefois honorés par les traces
 Et d'Antoinette & de Louis.

Le mauvais tems continue : nous sommes rassemblés dans la cabane. Ton frère lit la Confession charmante du Comte de **, la G.... le Roman comique ; & moi je te griffonne, comme je puis, sur mes genoux, cette épître interrompue souvent par les chansons à boire de quelques compagnons ivrognes. La plus jeune de nos femmes

ouvre ses grands yeux noirs pour me voir écrire , & me prend sans doute pour le Diable qui , chemin faisant , ajoute un nouveau chapitre à son grimoire. L'autre est occupée depuis deux heures à essuyer & à vanter , sans qu'on l'écoute , certain tableau poudreux dont elle doit décorer son salon de campagne , & qui représente , à peu-près , une bergère dans un bocage. Pour l'empêcher de tarir sur les éloges , nous lui avons persuadé , en notre qualité de connaisseurs , que la tête était de Rubens , la gorge du Carrache , les bras de Michel-Ange , & les draperies de Scipion l'Africain.

Tu ris peut-être , mon cher Ami , de voir ainsi les jeunes disciples de Chaulieu , avides de tout voir & de tout connaître , quitter cette agréable maison du Marais , s'arracher à leur doux train de vie , & choisissant de préférence l'équipage de Scudéry , se

faire un amusement de ce qui ferait le supplice des autres hommes. Que nous voudrions te posséder ici , toi qu'un destin jaloux promène sur les mers ; aimable successeur d'Ovide , exilé comme lui parmi les Gètes ! Que nous regrettons ta gaité sage , ta douce philosophie , nos disputes sur le sel attique qui n'en étaient point dépourvues , & le plaisir que nous goûtions à t'entendre , lorsqu'assis à table parmi nous , les portes fermées , & le front couronné de roses ,

Tu chantais tour-à-tour
 L'art d'aimer , l'art de plaire ,
 Et Corine & Glycère
 Et le vin & l'amour !

Je jette un coup d'œil dans l'entrepont ;
 j'apperçois , à la même place , le même
 Moine buvant avec la même ardeur , mais
 non pas de la même bouteille. Son cerveau

m e

me paraît déjà bien offusqué de la vapeur des raisins d'Orléans. Le Célestin n'avait pas besoin de cette seconde enveloppe ; son ame avait assez de peine à percer le crâne dur & rond dont elle est encroûtée. Les Laquais jouent, les Mariniers jurent, & le Célestin boit toujours.

Sur les deux heures après-midi nous doublâmes le Cap de Corbeil. Nous vîmes en passant, à l'aide des lunettes, les superbes magasins où l'on entassait ci-devant les grains mouillés & mêlés pour la commodité du public. Cet aspect nous rappela naturellement les petites provisions que nous avions faites. Le Conseil s'assembla & il fut décidé que nous dînerions. Je suis bien aise de te dire que ce point fut discuté avec la même importance que lorsqu'il s'agit, dans un coup de vent, de relacher à Rio-Janéiro.

Une planche sur nos genoux
 Voilà notre table dressée ;
 Par-dessus, la feuille de choux
 Tient lieu de nappe damassée.
 D'abord un énorme pâté
 Présente ses flancs redoutables,
 Bien & duement empaqueté
 Dans un long discours sur les Fables,
 Et dans l'Ode à Sa Majesté.
 Ce pâté fut cuit par le Sage,
 Par ce pâtissier si vanté,
 Dont le beau nom sera chanté
 Par les gourmands du dernier âge,
 Si mes rimes ont l'avantage
 D'aller à l'immortalité.

A nos yeux, cependant, *Lazare* le découvre ;
 L'honneur du premier coup est long-tems dis-
 puté :

Mais Parn* s'en saisit ; par l'obstacle irrité,
 Sous son acier tranchant il le presse, l'entr'ouvre,
 Et voilà par la brèche un fauxbourg emporté.

Aussi-tôt nous crions : victoire !

Nos fronts rayonnent de gaité,

Et pour célébrer notre gloire,
 On fait jaillir les flots d'un nectar velouté
 Qu'aux pressoirs d'Haut-brion l'on foule exprès
 pour boire ,

A l'ouverture d'un pâté.

Déjà d'un œil avide on sonde , l'on regarde ;

Cher Ami , quel plaisir nouveau !

Là , disparaît une poularde

Sous deux couches de godiveau ;

Ici le timide perdreau

S'ę blottit , par instinct , sous sa coëffe de barde ,

Pour éviter encore & tromper le couteau.

Mais rien n'échappe à notre appétit indomptable. Dépourvus de fourchettes , & pressant du pouce une cuisse ou une aîle de poulet sur un morceau de pain taillé en forme d'assiette , nous étions tous les trois à peindre. Nos spectateurs devaient bien s'amuser de notre figure : nous étions loin de penser à eux , le pâté nous occupait trop sérieusement.

La garniture est dévorée,
 On fouille dans tous les recoins;
 On mine les contours de sa croûte dorée,
 Si l'on a beaucoup bû, l'on n'a pas mangé moins.
 Enfin j'entends gémir la cloison qui chancelle;
 Les murs épais sont renversés,
 Les débris tombent dispersés,
 L'édifice s'écroule, ô disgrâce mortelle !
 Nos jeux & nos plaisirs avec lui sont passés !

Ces regrets amenèrent bientôt les réflexions. Nous tombâmes insensiblement dans la morale, comme c'est l'usage lorsqu'on digère ; & nous allions, à propos des débris d'un pâté, dire les choses du monde les plus philosophiques, lorsque M. de la G***, grand amateur de l'antiquité, observa qu'on ne manquait jamais chez les anciens de faire en pareil cas des vœux à Vénus pour obtenir une heureuse navigation, & nous cita pour exemple l'hymne d'Horace, *Sic te diva potens Cypri, &c.*

Nous promîmes donc , *in petto* , à la Déesse de célébrer dans le port une Orgie en son honneur ; mais en attendant , on crut devoir faire un sacrifice aux Divinités de l'onde , pour nous les rendre favorables. Il n'y avait plus moyen de faire de libations ; nous y avons mis bon ordre : il fut donc résolu de livrer à la Seine toutes nos bouteilles vuides. J'ai tout lieu de croire que ce petit sacrifice ne lui déplut pas ; car à peine eurent-elles disparu sous les flots en les faisant tournoyer , que nous vîmes arriver du large plusieurs vagues décrites en demi-cercles ,

Et sortir à moitié de l'onde
 Une jeune Divinité ,
 Qu'à son air plein de majesté
 De douceur & de volupté ,
 Moi le premier , tout transporté
 Je pris pour la Reine du Monde.

Un voile d'argent & d'azur
Partageait son épaule ronde ;
A longs filets, un crystal pur
Dégoutait de sa tresse blonde.
Ses grands yeux bleux, clairs & fereins
Contemplaient avec complaisance
Ses deux bords, cent châteaux voisins
Qu'elle embellit de sa présence ,
Ces monts, ces fertiles bassins
Où le travail & l'abondance
De mille agréables jardins
Ne forment qu'un jardin immense.
Sans orgueil, l'une de ses mains
Commande au reste de la France ;
L'autre aux jeux, aux plaisirs badins
S'abandonne avec négligence,
Et dans ce gracieux contour
Embrasse une Nymphe timide,
Qui pour voir le pompeux séjour
Où de concert avec l'amour
La mode, au front changeant, réside,
S'échappant de la grotte humide
Qui cachait son enfance au jour,
Objet étranger à la Cour,

Craint d'y paraître sans son guide ,
L'embrasse & la serre à son tour,

La première nous parut couronnée de
lis; l'autre portait un pampre négligem-
ment entrelacé autour de ses cheveux. Der-
rière elles une foule de tritons, la rame en
main, conduisait des radeaux ,

Et portait en tribut aux remparts de Paris
Des melons savoureux, des pêches colorées,
Des monceaux de grappes dorées,
Et ces muscats si doux que Septembre a mûris.

Tout le monde se trouva bientôt sur le
pont pour les voir passer. Du plus loin
qu'elles purent nous entendre, ton frère
les apostropha d'un ton assez familier ,

Et leur cria : Mesdemoiselles,
Vous courez sans doute à Paris ?
Daignez, messageres fidelles,
Porter un peu de nos nouvelles

A tous nos compagnons chéris,
Qui pour tuer quelques perdrix
Aux brodequins rouges & gris,
Ou les voir partir à grands cris
En rafant l'herbe de leurs aîles,
N'ont pû d'un même zèle épris
Se résoudre à quitter leurs Belles,
Ni s'exposer à des querelles
Qui pour nous auront tant de prix !
A ces convives agréables
Qui, bien qu'au rang des beaux esprits,
N'en font pas moins doux, sociables,
Auteurs de tant d'écrits aimables,
Plus aimables que leurs écrits.

Il s'apprêtait à leur donner sans façon la liste & l'adresse de tous ces Messieurs, lorsque le Patron l'avertit de prendre un ton plus circonspect avec ces Dames, attendu que l'une était la Seine, & l'autre l'Yonne, qui s'étant rencontrées par hasard un peu au-dessus de Montereau, s'en allaient à la

mer de compagnie. Mais la Déesse, qui trouvait peut-être au contraire qu'on lui faisait beaucoup d'honneur en l'appellant *Mademoiselle*, répondit par un doux murmure, & nous crûmes voir tout d'un coup les flots s'entre-pousser pour caresser notre navire. Tout l'équipage en conçut un heureux augure ; & après avoir souhaité à ces Dames beaucoup de plaisir sur leur route, nous poursuivîmes la nôtre.

Depuis trois heures les vents ont changé, & les nuages se sont dissipés. Je ne croyais pas que le soir d'un jour aussi triste dût être aussi beau.

Déjà dans nos riches campagnes
Tous les objets sont ranimés ;
Le soleil dore les montagnes,
Et brise dans les flots ses rayons enflammés,
Plein d'une ardeur impatiente,
Ce Dieu glacé par les frimats,
Court dans les bras de son amante

Réchauffer jusqu'au jour ses membres délicats.
Secouant leur crinière humide ,
Ses dociles coursiers par sa voix avertis
S'élancent , & d'un pas rapide
Précipitent son char au palais de Thétis.

A propos de coursiers , j'ai oublié de te dire que nous en avons quatre assez vigoureux pour nous traîner. Ils tirent le long du rivage une corde attachée au grand mât , & ce sont là nos vents les plus favorables. La galiote prend ordinairement ses zéphirs dans le Limousin. Cette manœuvre grotesque m'offre de tems en tems un spectacle digne du pinceau de Vernet. Les chevaux s'arrêtent quelquefois , la corde traîne & disparaît sous les flots. Qu'un coup de fouet bien appliqué les remette alors au grand trot ; la corde se relève & semble courir sur l'onde jaillissante comme le feu sur une traînée de poudre , & vous la voyez se

tendre en frémissant. Cette peinture est d'une grande vérité, & je voudrais bien que le tems me permît de la mettre en vers aussi exacts que la prose peut l'être, mais j'en suis détourné par un objet plus riant & plus facile.

Un essain léger d'hirondelles,
 Rafant la surface de l'eau,
 L'effleure obliquement du sommet de ses aîles,
 Se relève, & s'envole aux branches d'un ormeau.
 Aux beaux jours du printems, là, sous ce verd
 portique,
 Le rendez-vous fut indiqué:
 On vient tenir au jour marqué,
 Les États de la République.
 On décide que les frimats
 Ne tarderont point à paraître;
 La peuplade s'exile en de plus doux climats,
 Et quitte en gémissant les champs qui l'ont vu
 naître.
 Vers les sables brûlans où s'impriment tes pas,
 Ami, l'oiseau prudent s'envolera peut-être;

Il verra ce beau ciel , ces vallons fortunés
De mangues , de citrons , d'ananas couronnés.
Toi-même , il te verra sous un palmier sauvage
Laisant couler pour moi les plus aimables vers.

Il te verrait dans son passage !..

Mon cœur est agité de mouvemens divers,
Je le suis encor dans les airs ,
Et voudrais être du voyage !

La nuit nous surprit encore occupés de
cette idée , & rêvant profondément à toi.
Elle parut étaler pour nous distraire tout ce
qui peut rendre son obscurité préférable au
jour même. En effet son silence qui n'était
interrompu que par le murmure des vents
& le doux bruit de la proue , le calme de
la rivière , la lumière tremblante de la lune
réfléchie sur sa surface , le sombre azur
du ciel semé d'innombrables étoiles , & ces
brillans météores qui semblaient tout d'un
coup se détacher du firmament pour se pré-
cipiter dans les flots , tout cela formait un
spectacle

spectacle que les yeux & l'imagination ne se lassent point d'admirer , & bien fait pour enflammer des Musiciens & des Poètes. Aussi ton frère saisit-il bien vite sa guitarre , & nous nous mêmes tous les trois à chanter :

O nuit , que ta lumière est pure !
 Que ton calme est majestueux !
 Ton souffle rafraichit les cieux ,
 Et tu ré pares la nature.

L'infortuné dans tes pavots
 Boit l'oubli de sa peine & la douce espérance ;
 Le Poète dans ton silence
 Médite ses accords nouveaux.

On n'entend plus aux forges de Lemnos
 Le fer qui bat le fer & retombe en cadence :
 Du noir Vulcain tu suspends les travaux ,
 Et celui de Vénus commence.

Nous fûmes tout d'un coup interrompus
 par un bruit de cors qui se fit entendre dans

C



la forêt de Fontainebleau, & par les aboiemens d'une meute nombreuse qui semblait tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher, mais toujours prête à saisir sa proie. On distinguait les cris des chasseurs. Quelques gens du pays qu'on mit à terre à Valvins, nous dirent que c'était l'ombre de Henri IV qui se plaisait encore à parcourir ces lieux qu'il avait tant aimés, & qui poursuivait toujours Gabrielle qui échappait toujours à ses embrassemens. Le nom seul de Fontainebleau rappella à ton gourmand de frère les mattelottes d'Effondré, le sucre-d'orge de Moret, & le délicieux chasselas de Thomery. Pour moi je ne pus m'empêcher de me dire tout bas à moi-même : Ah ! si jamais le ciel me laisse le soin de régler ma destinée,

Champs de Fontainebleau, délicieux déserts,
Qu'a seul rendu fameux le crystal de vos ondes,

J'irai m'ensevelir dans vos grottes profondes ,
 Parmi vos noirs rochers , sous vos ombrages verts ,
 Et solitaire ami des biches vagabondes
 Dans leur plus beau domaine oublier l'univers.
 Là , maître enfin de moi , sans soins & sans affai-
 re ,

Dans un étroit enclos renfermant mes desirs ,
 Content de peu d'amis , d'une seule bergère ,
 Je mettrai mon bonheur à l'aimer , à lui plaire ,
 Et mon orgueil peut-être à chanter nos plaisirs ,

Ah ! que son cœur me soit fidele ,
 Et je n'envierai point d'inutiles grandeurs :
 J'aurai toujours assez & de biens & d'honneurs ,
 Si je suis toujours aimé d'elle !

Le reste de la soirée ne nous offrit rien d'intéressant. Nous nous promenâmes sur le tillac jusqu'au souper qui fut assez frugal , parce que nous étions bourrelés de remords d'estomac. Vers minuit nous essayâmes de dormir , mais cela nous fut impossible. Nuit affreuse , nuit épouvantable , qui me don-

nera des pinceaux pour te peindre des plus noires couleurs ? Les hommes & les femmes étendus pêle - mêle sur des bancs dans l'entrepont ; les dragons jurant & buvant tour-à-tour & entremêlant pieusement les pseaumes de David aux cantiques de Grécourt. Morphée n'a répandu ses pavots que sur les ivrognes , il a dédaigné la cabane des honnêtes gens ; & puis dites en beaux vers bucoliques que ce Dieu descend dans les cabanes , escorté des songes aimables & de l'oubli plus aimable encore de nos peines & de nos ennuis. Enfin sur les quatre heures du matin on crie : *Terre sur l'avant*. L'ancre est jettée , & nous sommes dans le port de Montereau.

O toi qui du naufrage
 Préservas nos beaux jours,
 Toi, qui dans un nuage
 Fis briller ton présage

Et réglas notre cours ;
 Sur ces bords solitaires,
 Souris à nos mystères ,
 O Reine des amours !
 Les flambeaux étincellent
 Sous des myrthes fleuris ;
 Déjà les vins ruiffellent ,
 Les convives chancellent ,
 On invoque Cypris ;
 Et du creux des vallées ,
 Les forêts ébranlées
 Répondent à nos cris.

Tout cela réduit en prose signifie qu'arrivés à Montereau, nous fîmes dans la plus mauvaise auberge de la ville un second souper, où il n'y eut, en vérité, rien de bon que le vin que nous avons apporté & dont nous bûmes largement. Après avoir acquitté ainsi nos vœux dans le port, chacun se fit, avec sa serviette, un bonnet de nuit dans le goût de la Farre, & nous

nous livrâmes au sommeil , étendus sur des chaises autour de la table.

Ce doux repos ne dura guères. Nous fûmes réveillés en sursaut par un grand bruit à la porte , & nous vîmes entrer en même tems un homme sec & décharné , à l'œil cave , au front chauve , affublé d'un habit noir boutonné jusqu'à la ceinture , & flottant au-dessous du jarret. Messieurs , dit-il après s'être incliné profondément , Messieurs

Moi, les yeux fermés à demi,
 Sans écouter le personnage,
 Sur un coude mal affermi
 Laisant retomber mon visage,
 Je lui dis, encore endormi :
 Par eau , vous arrivez , je gage :
 Déposez - là votre bagage ,
 Bon soir, couchez-vous mon ami,
 Demain nous rirons du voyage.

Messieurs , reprit-il , en faisant deux ou

trois autres révérences à se rompre l'échine, il ne s'agit pas de cela. Vous voulez sans doute voir la place où a été assassiné le Duc de Bourgogne par le Dauphin, depuis Charles VII? Je vais vous y conduire. On le remercia d'une commune voix, & on le pria de nous laisser dormir, en conseillant très-énergiquement & au Duc de Bourgogne & à lui d'en aller faire autant. A ces mots nous vîmes tout d'un coup sa taille grandir d'un demi-pied ;

Son sourcil épais se fronça,
 Son front s'ombragea d'un panache ;
 Sous son nez romain se plaça
 Une double & noire moustache,
 Et son œil en feu menaça.
 Au manteau de pourpre & d'hermine
 Qui sur ses épaules flottait,
 A la Toison d'or qui brillait
 Sous une énorme perle fine,
 Et qui de son cou descendait

Par vingt chaînons sur sa poitrine;
Au sang encor chaud qui sortait
A gros bouillons de sa blessure ,
Et qui d'un rouge noir teignait
L'acier luisant de son armure :

Nous reconnûmes le Duc de Bourgogne lui-même , qui , pour ne pas se trouver humilié par le plus petit Prince d'Allemagne , avait après sa mort la fantaisie de se parer d'un ordre qui ne fut institué que par son successeur , & qui depuis quatre cents ans était en possession d'étourdir tous les voyageurs de sa querelle. Il nous demanda si elle faisait toujours beaucoup de bruit dans le monde , & si l'on ne songeait pas enfin à le venger. Sur ce que nous lui répondîmes qu'il n'en était plus guères question que dans quelque grosse histoire de Bénédictin , il se mit en devoir de nous la raconter , & Dieu sçait d'où il l'allait reprendre ,

Quand l'un de nous le tirant à l'écart,
Et de plus près contemplant sa figure,
Se prit à rire; & d'un ton goguenard,
Dit : Monseigneur, vous venez un peu tard
Nous raconter votre triste aventure ;
Croire je veux que narrez avec art,
Mais pour toucher , à vous parler sans fard,
Sentez par trop la vieille sépulture.
Comment d'ailleurs & sur qui vous venger ?
Juger n'est rien : vraiment la chose est sûre ,
(Je m'en rapporte à la Magistrature ,)
Mais par malheur, faut avoir qui juger.
Point n'est prouvé dans authentique histoire
Que Charles Sept, ce héros plein d'honneur,
Né pour l'amour, le plaisir & la gloire,
Père indulgent & modeste vainqueur ,
Se soit souillé d'une tache si noire ;
Un tel forfait inspire trop d'horreur ,
Et tout Français s'obstine à n'en rien croire.
Puis raisonnons ; quand sur ce pont fatal
Qu'entre vos dents semblez encor maudire
Faible ennemi , par les coups d'un brutal
Il serait vrai qu'il vous eut fait occire ;

Il aurait eu grand tort assurément ;
 Mais il n'eut fait que suivre injustement
 L'exemple affreux qu'aviez donné, beau sire ,
 En massacrant à la fleur de ses ans ,
 Après soupé, ce beau Duc d'Orléans ,
 Si cher aux siens, & plus cher à la Reine.
 Et s'il le fit, ami Jean , convenez
 (Mais c'est la chose impossible aux damnés)
 Que le bon Charle en porta bien la peine.
 Vous le savez, en naissant rebuté,
 Ses chers parens ne l'ont jamais gâté.
 De tous ses droits dépouillé par sa mere ,
 Seul fils, du trône écarté par son pere ,
 Par gens de loix contre les loix proscriit ,
 Exil, affronts, besoins, tout il souffrit ,
 L'absence même en amour si cruelle.
 Beauté touchante & douce autant que belle,
 Ange envoyé pour charmer son malheur,
 Agnès enfin avait rempli son cœur :
 Il l'adorait & fut trahi par elle.

Le Bourguignon se paya vraisemblable-
 ment de ces raisons, car il se radoucit peu

à peu, & ayant repris sa première figure, il nous proposa de nous faire voir les autres curiosités de la ville. Nous le remerciâmes de sa courtoisie, & donnâmes à son Altesse Royale un petit écu dont elle parut extrêmement satisfaite, & qui vint je crois fort à propos pour grossir son épargne.

Nous fûmes obligés de coucher à Montereau, parce que nous n'y trouvâmes point la voiture que M. de M*** avait envoyée au-devant de nous & qui devait nous y attendre. Cette circonstance ne nous amusa guères. Il arriva fort heureusement pour nous que dans une grange voisine des Comédiens, soi-disant Français, représentaient ce jour là *Alzire* : il y avait grande presse à la porte. Nous ne fûmes pas les derniers à sauter du parterre dans l'amphithéâtre & de l'amphithéâtre dans le balcon : l'occasion était trop belle. Nous ne per-

dîmes pas du moins tout notre tems. Car si nous pleurâmes médiocrement aux beaux vers qu'estropia *Zamore*, en revanche nous rîmes beaucoup de l'accent & du costume d'un acteur gascon qui joua le rôle de *Monteze* en perruque à trois marteaux, & en habit verd galonné en or. Notre voiture arriva cependant fort à point pendant la nuit, avec la pluie ; & le lendemain matin nous nous mîmes en route pour Branay, promettant bien aux Dieux de ne plus voyager par le coche d'Auxerre pour nous instruire, & plus piqués encore d'avoir séjourné à Montereau, après que nous eûmes reconnu ses murailles au grand jour.

Nous fûmes cahotés pendant six heures dans un chemin assez étroit & coupé dans route sa longueur par cinq ou six ornières. Le soleil avait reparu ; & nous arrivâmes enfin à un endroit assez élevé, d'où l'on découvre

découvre d'un côté les vignes Champetioises, & de l'autre celles de Bourgogne. Nous fûmes très-embarrassés de savoir laquelle de ces deux Provinces on saluerait la première dans son langage le plus familier, ou si on les saluerait toutes les deux ensemble, en réunissant les deux idiômes. *Lazare* nous prévint que nous avions décoëffé à Montreuil la dernière bouteille de vin de Champagne. Il fallut bien se tourner du côté de la Bourgogne, & soudain

D'un panier de pampres orné
 On vit sortir une bouteille
 D'un vin qui dans Beaune était né;
 L'acier en spirale tourné
 Qui dût parer les doigts du beau Dieu de la treille,
 Dans son col étroit promené,
 En retire à grand bruit le liège emprisonné
 Qui pressait la liqueur vermeille.
 Ton frère à ce doux bruit saisi d'un saint transport

Dans la source prochaine a fait rincer son verre :

Le vin coule dans la fougère,
Monte, écume, pétille & s'échappe du bord.

Puis, tout entier à sa besogne,
Chacun de ces Messieurs rompant de son côté

Le seul échantillon resté
D'un long saucisson de Boulogne

Que noircissait le poivre à foison incrusté,
Verre contre verre heurté,

Cria trois fois : salut ! aux champs de la Bour-
gogne.

Pour moi, fourdement tourmenté

Par les souvenirs du pâté
Toujours maudit & regretté,

Je bus, non sans quelque vergogne,
Fort tristement à ma santé

Le tiers & plus, en vérité,

D'un gros flacon d'eau de Cologne
Par qui fut mon mal augmenté.

J'essayai, mais en vain, de l'appaiser en
avalant un grand verre d'eau à chaque mai-
son que nous rencontrâmes sur la route ;

& je me donnai la question en pure perte. Je continuai de souffrir , & ces Messieurs de se donner en dormant de la tête contre les deux portières , jusqu'à l'entrée du village de Blainex où ils furent éveillés en sursaut , & moi très-agréablement distrait par le bruit & par les éclats de joie d'une troupe de Vendangeurs rassemblés devant le pressoir , & occupés à chanter les louanges de Bacchus. Ils formaient vraiment , par la manière dont ils étaient groupés , un petit tableau charmant dans le goût de Téniers. Les uns portant à pas lents dans des hottes

Le tribut des côteaux voisins ,
 D'un doux poids en marchant gémissent :
 Sous un madrier qu'ils rougissent
 D'autres écrasent les raisins.
 Tandis que barbouillé de lie
 Et du fruit sanglant des buissons ,
 Ivre d'amour & de folie ,

Un effain de jeunes garçons
Autour de la cuve fumante
Conduit par la main son amante
Et danse au doux bruit des chansons.

Les voir , nous élançer par la portière & tomber au milieu d'eux en cadence , fut pour nous la même chose. Il n'y eût point de payfanne un peu jolie qui ne fût conduite à son tour par chacun de nous ; & je crois que nous aurions fini par faire danser les meres , si notre inexorable postillon ne nous eût pressés de regagner la voiture. Nous nous éloignâmes donc en suivant encore long-tems des yeux cette petite fête champêtre, d'autant plus piquante qu'elle était tout-à-fait nouvelle pour nous. Un spectacle bien différent nous attendait à l'autre extrémité du village. Nous entendîmes de longs gémissemens ; & nous vîmes ensuite beaucoup de monde rassem-

blé sous le portail d'une Eglise à demi-
 ruinée, & presque entièrement couverte
 par deux ormes, encore plus vieux qu'elle.
 Au milieu de la foule, une jeune femme de
 la plus rare beauté, qui, quelques jours
 auparavant,

Là, dans ces mêmes lieux en triomphe amenée,
 Heureuse, & le front ceint du bandeau d'Hymen-
 née,

Se donnait toute entière à son joyeux amant ;
 Sur sa tombe, aujourd'hui, tristement proster-
 née,

Pâle, les yeux en pleurs, au trouble abandon-
 née,

A grands cris l'appellait, l'appellait vainement.

Au tour d'elle un peuple en allarmes

La défendait de sa propre douleur ;

Sa douleur augmentait ses charmes :

Tous les fronts consternés imitent sa pâleur,

Tous les yeux répandent des larmes,

Tous les cœurs sentent son malheur.

Ce passage subit de la joie à la tristesse,

cette image inattendue des choses de la vie & du retour éternel de nos plaisirs & de nos peines nous plongea dans une profonde mélancolie. Notre postillon qui vraisemblablement s'en aperçut déploya aussitôt son fouet, & fit disparaître le lieu d'une scène aussi triste. Nous n'en rencontrâmes que plus vite les parens & amis de la belle explorée qui allaient consulter l'*Hermite*, & lui demander le remède à une douleur si vive. Sur ce qu'on nous raconta de ce saint Personnage, nous ne pûmes nous défendre d'un peu de dévotion & de beaucoup de curiosité. Les représentations éternelles de notre guide furent encore inutiles. On le laissa gronder tout à son aise, & l'on se mit en devoir de suivre les pèlerins. L'entreprise n'était pas facile : car bâti sur la cime

D'un roc penchant & fendu,
La terreur du voisinage,

D'en bas l'agreste hermitage
 Aux cieux paraît suspendu ;
 Le passant qui l'envisage
 En a le collet tortu.

Nous vîmes cependant à bout d'y grimper à l'aide de nos cannes & des payfans qui nous escortaient. Après avoir long-tems erré dans cette demeure déserte, sans rencontrer les traces d'aucun être vivant, nous découvrîmes enfin au fond d'un jardin le bon Solitaire

Affis au bord d'une onde pure
 Qui doucement l'entretenait
 De son cours & de son murmure ;
 En main fer tranchant il tenait,
 Dont prudemment il gouvernait
 Les fleurs, les fruits & la verdure.
 Son front chauve & ridé branlait
 Sous un noir capuchon de bure ;
 Sa blanche barbe se nouait
 Dans les cordons de sa ceinture.

De ses yeux creusés par les ans
Coulaient des larmes éternelles ;
Enfin on l'eût pris pour le Temps ,
S'il eût eu , comme lui , des aîles.

Il parut un peu surpris de notre visite ;
mais il se remit bien vite : & nous faisant
entrer dans une grotte voisine , sans profé-
rer une seule parole , le saint Vieillard

D'abord en discrète personne
Nous bénit tous au nom du ciel ,
Récite à la Sainte-Madonne

Le compliment gentil qui fut de Gabriel ;
Puis nous fait asseoir , & nous donne
Du pain bis , du beurre & du miel
Plus doux que celui de Narbonne.

Nous admirâmes pendant qu'on le con-
sultait les coquillages dont sa grotte est
ornée , mais sur-tout la profondeur de sa
sagesse. Il prédit aux uns de la pluie & du
beau temps ; aux autres , il révéla de grands

secrets sur la culture des terres : & après s'être long-tems recueilli, il annonça d'un air inspiré aux parens de la veuve, qu'elle se consolerait. Notre tour vint; & tu peux juger, mon cher Ami, que notre premier soin fut de lui demander de tes nouvelles. Il nous raconta de point en point toutes les circonstances de ton voyage; le danger que tu courus sur les côtes d'Afrique & parmi les rochers d'Abrolhos, ta relâche à Rio-Janéïro, ton menuet avec Dona Thérésa, tes promenades solitaires au Cap de Bonne-Espérance, & enfin ton arrivée à l'île de Bourbon. C'est-là, ajouta-t-il, qu'assis en ce moment à l'ombre des citroniers,

Il aime, il chante Éléonore;
 Tant que le soleil luit, il lui parle d'amour :
 Et quand la nuit est de retour,
 Plus heureux dans ses bras il en reparle encore.

Aimer, c'est tout son art : & tandis qu'à Paris
On voit tant d'Auteurs secs chargés de lourds
écrits

Gravir, en haletant, au temple de Mémoire ;

Lui, fameux par ses seuls loisirs ,
Brillant de son bonheur, plein d'heureux sou-
venirs,

Comme au sortir de table il arrive à la gloire,
En chantant ses plaisirs.

Des climats qu'en son cours deux fois le soleil
brûle

Tu le verras bientôt sur nos bords ramené ,
Trop juste objet des pleurs d'une amante crédule,
Entre Anacréon & Tibulle ,
S'asseoir, le front comme eux de myrthes cou-
ronné,

Et toi, qui de bonne heure introduit au Parnasse,
Le premier, le guidas dans les sentiers déserts ;

Et nourri des leçons d'Horace ,
L'avertis qu'un peu d'art , loin de nuire à leur
grace ,

Embellit les aimables airs :
Vaincu par lui, dans la future race
Tu ne seras connu que par ses vers.

Ces derniers mots firent couler de mes yeux des larmes de plaisir. Peu s'en fallut que dans les transports de ma joie je ne pressasse sa tête vénérable contre ma poitrine ; mais il en fut quitte pour la peur. Après l'avoir comblé de bénédictions & avoir reçu la sienne, nous remontâmes en voiture, tout occupés de ton prochain retour & de la fortune de tes jolis vers.

Dans cette idée, nous arrivâmes sur les cinq heures du soir à Branay. Nous trouvâmes à la porte du Château une vingtaine de payfans, armés de carabines antiques & rouillées qui n'avaient point vu le jour depuis nos guerres civiles. Dès qu'ils nous virent paraître, ils se rangèrent en bataille ayant le Concierge & le Garde-chasse à leur tête, & nous saluèrent d'une triple décharge de mousqueterie. Le Seigneur nous attendait sur le perron du vestibule. Il nous re-

çut avec cette politesse franche & libre que
 tu lui connais ; & après tous les compli-
 mens ordinaires , nous joignîmes les Dames
 qui , la ligne en main , assises le long du
 canal , prenaient le plaisir de la pêche. Elles
 jettèrent un cri en nous voyant ; & nous
 firent deux ou trois questions , sans atten-
 dre la réponse , & puis cinq ou six autres

Sur les importantes querelles
 Du Ruffe & du fier Ottoman ,
 Sur le scandale de nos Belles
 Et les intrigues du moment ,
 Sur nos profondes bagatelles ,
 Nos modes & le Parlement
 Qui passe & qui revient comme elles.

Nous allions les satisfaire , & leur don-
 ner même le répertoire des piéces tombées
 qu'elles ne nous demandaient pas , le ré-
 qu'un objet nouveau vint les distraire ; &
 bien-tôt le soleil se couchant à travers les
 arbres ,

arbres, & l'air devenu plus froid, nous avertirent de regagner le fallon, où nous reçûmes un bon nombre de visites & de complimens.

D'abord Monsieur le Sénéchal
 A l'air capable, au maintien sage,
 Suivi du Procureur Fiscal
 Et des Notables du village,
 Vint au manoir Seigneurial
 Nous ennuyer, selon l'usage.

Il fallut nous mordre les cinq doigts pour nous empêcher de rire de sa harangue, & pour ne pas lui éclater au nez. La scène heureusement changea tout-à-coup. Les plus jolies Filles du canton, proprement vêtues, nous offrirent toutes les fleurs & tous les fruits de l'automne étalés dans des corbeilles; & se retirèrent, en rougissant, très-contentes & de nous & d'elles, c'est-à-dire, applaudies & embrassées.

Enfin les parties étaient arrangées , & l'on se mettait au jeu , lorsqu'on annonça le Curé qui a toujours beaucoup de peine à arriver , même le dernier.

Ce Pasteur , à bon droit , goutteux
 Et s'en accusant avec grace ,
 Est un de ces reclus heureux
 Qui n'ayant point reçu des cieux
 Le talent & le goût d'Horace ;
 Plus frais que lui , digérant mieux ,
 Buvant le Champagne à la glace ,
 Arrondissent leur sainteté
 Au fond d'un riche bénéfice ,
 Et sans entendre leur office ,
 Gagnent gaiement l'éternité.

On continua de jouer , ou pour mieux dire , on fit enrager le bon Curé jusqu'au souper. On lui fit croire ensuite que la guerre était déclarée , & qu'il était fort question de lui dans le Conclave. On se livra à toutes les folies d'une imagination échauffée par la

malvoisie. On rit beaucoup , tout le monde fut aimable ; & vers minuit on se sépara en formant des projets pour le lendemain.

Se mettre au lit & à table de bonne-heure, en sortir le plus tard qu'il nous est possible , nous promener & ne rien faire , voilà le doux emploi du tems , voilà notre unique occupation depuis que nous sommes à Branay ; & Dieu fait si j'en eus jamais d'autres ! Parmi les Divinités qui embellissent ces paisibles retraites , on distingue Madame de *** à sa taille élégante , à sa longue chevelure , mais sur-tout à l'esprit dont son œil étincelle ; & c'était précisément la seule qui ne fût pas initiée dans nos mystères. Soit par légèreté, soit par caprice, soit que l'extrême desir que nous lui témoignions de les lui révéler, combattit celui qu'elle avait elle-même d'y être admise , elle affectait pour eux la plus grande

irrévérence. On avait essayé plusieurs fois à Paris de la persuader ; mais le moyen , je m'en rapporte à nos Docteurs , de convertir un incrédule qui vous déconcerte par un bon mot ? Comme je lui donnais le bras au retour de la chasse , représentez-vous , lui dis-je , Madame , une douzaine de jeunes Militaires , dont le plus âgé ne compte pas encore cinq lustres ; transplantés la plupart d'un autre hémisphère , unis entr'eux par la plus tendre amitié , passionnés pour tous les arts & pour tous les talens , faisant de la musique , grifonnant quelquefois des vers , paresseux , délicats & voluptueux par excellence : passant l'hiver à Paris , & la belle saison dans leur délicieuse vallée de Feuillancour. L'un & l'autre asyle est nommé par eux *la Caserne*. C'est là qu'aimant & buvant tour-à-tour , ils mettent en pratique les leçons d'Aristipe & d'Epicure. Enfin ,

Madame , qu'on appelle cette société charmante l'ordre de la caserne ou de Feuillancour , le titre n'y fait rien ; la chose est tout. C'est toujours l'ordre qui dispense le bonheur ; & les autres ne promettent que la gloire. Tout le monde alors se joignit à moi , & l'on acheva de décider Mad. de *** qui balançait encore. Tout fut ordonné dans l'instant pour sa réception. La cérémonie se fit avec toute la pompe que les circonstances permettaient. Le trône était préparé au fond d'une longue galerie, soutenue par des colonnes de verdure où s'entortillait le chevreuille. Nous crûmes entrer dans le temple même de la Divinité que nous révérions. Lorsque chacun eut pris sa place , ton frère chargé de faire en ton absence les fonctions de Chancelier , donna l'accolade à la nouvelle Chevalière ; & je lui dis en lui remettant le thyrsé & la couronne :

Le Chancelier de la caserne
 Qu'on vit fleurir chez les Latins,
 Ovide, ainsi que le Moderne,
 Vous eut admise à ses festins ;
 Vous eussiez versé le Falerne
 Aux plus aimables libertins.

Corine, croyez-moi, dont vous prenez la place,
 Instruite par le Dieu du goût,
 Paraissait avec moins de grace
 Tout ignorer, en sachant tout.
 Oui, vous reçûtes en partage
 Sa beauté, son esprit, & son humeur volage,
 Ses talents enchanteurs & ses défauts plus doux ;
 Elle fut peut-être, entre nous,
 Pour les jeunes Romains plus facile & moins sage :
 Mais voilà le seul avantage
 Qu'au parallele on lui donne sur vous.

Je ne doute pas, mon cher Ami, que ce
 petit événement ne soit pour toi un des plus
 intéressans de notre voyage. Je ne te parle
 point du banquet qui l'a suivi & du feu
 d'artifice qui l'a couronné. Un feu d'arti-

fice est peu de chose , sur-tout auprès de
 celui qui roule en ce moment sur nos têtes
 avec un fracas épouvantable. Le silence &
 l'obscurité de la nuit rendent encore plus
 horribles la lueur des éclairs & le bruit de la
 foudre. J'entends d'ici les cris de nos Dames
 qui , tremblantes dans leurs lits , conjurent
 les Dieux d'épargner leur jeunesse & leurs
 grâces.

Pour moi que rien n'ébranle , & qui d'une ame
 égale ,

Regarde les enfers & la barque fatale ,

Je t'écris en riant d'un style paresseux ;

Et peut-être par intervalle

Un vers pur & facile étincelle en mes jeux.

Cependant le vent redouble , & je crains
 bien qu'il ne nous empêche de reposer cette
 nuit. C'est un malheur , par exemple , contre
 lequel je me sens moins affermi & dont je

me consolerais plus difficilement. Je donne
à tous les diables Eole , son outre & les
possédés qu'elle renferme,

Dans mon foyer l'un en grondant murmure ,
Tel que l'airain vomissant un boulet ;
L'autre de loin me frisant le collet ,
En sifre aigu , fait siffler ma serrure :
Le vent glacé qui traîne les hivers
Bat mes volets & fait trembler la vitre ;
Le vent plus fier qui soulève les mers ,
Si j'abandonne un moment mon pupitre ,
En tournoyant emporte mon épître ,
Et mes couplets, & ma prose & mes vers,

Tout cela m'avertit de finir. Adieu, mon
cher Ami , reviens bien vite à la caserne ;
& puisses-tu , dégoûté des voyages , n'en
faire plus qu'un , mais éternel , de Paris à
Feuillancour , & de Feuillancour à Paris !

Ils naîtront ces paisibles jours ,
Jours consacrés à la paresse ,

Et dont la sœur de la sageffe,
La molle infouciance embellira le cours !
Plus de clairons , ni de tambours
Dont le son guerrier nous éveille :
Plus de lestes brigands , aux uniformes cours ,
Qui viennent au galop , le bonnet sur l'oreille ,
De nos vastes patés échançer les contours,
Et boire la liqueur vermeille
Que nous avons mise en bouteille
Pour de plus fins gourmets que Messieurs les
Pandours !



V E R S

A MONSIEUR LE MARÉCHAL

D U C D E * * .

*En lui présentant le Voyage de Bourgogne ,
dans un bal de la S. Louis,*

Vous, qui des mains de la victoire
Tenez le sceptre des guerriers,
Vous, dont les filles de mémoire
Au temple brillant de la gloire
Ont déjà placé les lauriers;
Vous, que l'Athénien volage
Jadis, pour plus d'une raison,
En foule eut suivi chez Platon,
Au Portique, à l'Aréopage,
Et dans les champs de Marathon;
Recevez mon itinéraire,
Et souffrez qu'au sortir du bal,
Un très-modeste Volontaire

Sous vous apprenant l'art de plaire,
Et l'art moins doux ; mais nécessaire,
De combattre un peuple rival,
Ose d'une main téméraire
Attacher quelques brins de lierre
Sur le front de son Général.

Dans ce frivole badinage,
L'Auteur n'a peint, selon l'usage,
Que la moitié de ses travers :
Sachez qu'au printems de mon âge,
J'ai déjà fait plus d'un voyage
Qu'un jour on lira dans mes vers.

Au ton mélodieux d'Horace
Montant le luth d'Anacréon,
Enflammé d'une noble audace,
D'abord au sommet du Parnasse
J'osai planter mon pavillon ;
Et , là , je marquai votre place
Entre Mécène & Pollion.

Prenant mon caprice pour guide,
Épris d'un maître plus charmant,
Bientôt je quittai brusquement,

Sans un seul mot de compliment
 Le Dieu de l'onde Aganyppide ;
 Et je crus que , d'un vol rapide ,
 Tour-à-tour un enfant de Mars
 Devait du palais des Beaux-arts
 Passer dans le temple de Gnide.

Aux pieds des Amours demi-nus
 Je fis une courte prière ,
 Et par des sentiers inconnus
 Fuyant l'empire de leur mère ,
 Loin de Paphos & de Cythère ,
 Je portai mes vœux ingénus
 Aux autels d'une autre Vénus
 Plus touchante que la première.

Heureux cent fois qui la peindrait
 D'un crayon sçavant & fidèle !
 L'image à tous les yeux plairait ,
 Et ne pourrait offenser qu'elle :
 Mais dispensez-moi du portrait ,
 Vous qui connaissez le modèle !
 C'est l'aimable Divinité
 Que l'effaim des jeux environne ,

Qui

D I V E R S E S.

Qui tempère par sa bonté
L'auguste éclat de sa couronne,
Et qui tiendrait de sa beauté
Le sceptre que son rang lui donne,
Sous ses auspices, à la Cour,
Enfin j'ai borné sans retour
Ma course inquiète & volage :
J'abjure dans ces lieux charmans
Mes éternels égaremens ;
C'est mon dernier pèlerinage :
Où si d'un paisible repos
Bellone vient troubler les charmes,
S'il faut refaîsir nos drapeaux,
Et dans le sang de nos rivaux
Venger la gloire de nos armes ;
Daignez être mon conducteur,
Me voilà prêt pour ce voyage :
Formez mon docile courage,
Et si l'indulgence d'un Sage
Permet cet orgueil à mon cœur,
Jamais mon Maître au champ d'hon-
neur
Ne rougira de son ouvrage.

É P I T R È

A

M. DESFORGES-BOUCHER,*Ancien Gouverneur général des Iles de
France & de Bourbon.*

OUI, c'est assez qu'aux bornes de l'Afrique,
Au sein des mers qu'échauffe le Tropicque,
On vous ait vu donner de justes loix,
Et soutenir la majesté des Rois :
Si la fortune en des mains étrangères
A transporté vos grandeurs passagères,
Epargnez-vous de coupables regrets,
De vains desirs ou des vœux indiscrets :
Le vrai bonheur est dans la solitude.

C'est-là , qu'épris des charmes de l'étude,

Fuyant le monde après l'avoir fervi,
 Des seuls Beaux-arts le vrai Sage suivi,
 Foule à ses pieds l'importune mémoire
 De ses plaisirs, & même de sa gloire.
 Le Sage, instruit à régler ses penchans,
 Vit à la Cour; mais il meurt dans les champs,

Moi-même, hélas! qui dans la fleur de l'âge,
 N'ai point l'orgueil ni le tems d'être sage,
 Plus d'une fois, loin du bruit de la Cour,
 Cherchant l'abri des bois de Feuillancour (1),
 Je préférais aux rives de la Seine
 Ces bords fleuris qu'une simple fontaine
 Mord sourdement d'un flot tranquille & pur,
 Ce beau vallon me plaît mieux que Tibur.
 Là, le premier, sous l'herbe renaissante,
 Je viens cueillir la fraise rougissante,
 Et du rameau détache, le dernier,
 Ces dons mûris qui rompent le panier,
 Au seul hiver nous cédon nos retraites.
 L'affreux hiver, fortuné que vous êtes,
 A-t-il jamais dans vos riants climats
 Blanchi la terre & durci les frimats?
 Pour vous deux fois le printems se couronne,

Deux fois Cérès vous ramène Pomone,
Et le soleil vous verse dans son cours,
De belles nuits & d'éternels beaux jours.

Toi dont l'image en mon cœur est tracée,
Toi qui reçus ma première pensée,
Les premiers sons que ma bouche a formés,
Mes premiers pas sur ton sable imprimés,
Rivage heureux, tu n'es plus ma patrie !
O jour présent à mon ame attendrie,
Où de ton sein, jeune encor, enlevé,
Aux doctes Sœurs nourrisson réservé,
Sous d'autres cieux cherchant un autre monde,
J'ai vu tes bords s'enfuir au loin dans l'onde !
Que de regrets ont suivi mes adieux !
Comblen de pleurs coulèrent de mes yeux !
Que j'aime encor, après quinze ans d'absence,
Ce Gol (2), témoin des jeux de mon enfance !

Sur le penchant d'un fertile coteau,
Il m'en souvient, s'élève le château ;
L'art a mêlé, sous son riche portique,
Le goût Français au luxe Asiatique ;

Et j'admiraîs ces tapis précieux
 Que brode en Perse un peuple industrieux,
 Ces fins tiffus d'une écorce docile,
 Et cet émail transparent & fragile
 Qu'au fleuve jaune a pétri le Chinois,
 Vases brillans, arrondis sous les doigts.

Or, dites moi, quand, des mers du Bengale,
 La Chine antique & sa fière rivale,
 L'Inde en tribut vous portent leurs trésors;
 Quand dans vos bois, sur vos fertiles bords,
 Tout s'embellit; quand vous buvez, à table,
 D'un vin du Cap la sève délectable,
 Ou ce café qui porte un feu nouveau
 Dans tous les sens, chatouille le cerveau:
 Qu'importe alors qu'au joug de la Tamise
 Howe ait rangé l'Amérique soumise,
 Ou qu'il ait fui sous les murs de Boston?
 Que dans Paris le frivole Agaton
 Sans nul dessein courant la ville entière,
 Danse au Waux-hall & soupe à la barrière?
 Qu'un traîneau peint, sur nos remparts glacés,
 Laisse, en fuyant, de longs sillons tracés?
 Ou qu'à la course un beau cheval de race

Dont les aïeux ont vaincu dans la Thrace,
 Emporte au but le Jockey noir ou blanc
 Qui rend la bride & lui ferre le flanc ?

Laissez Paris étaler ses miracles,
 Son Colisée & ses trente Spectacles,
 Et ses Tournois dont il est si jaloux :
 Oui , la nature a des aspects plus doux.

De vos jardins , la mer calme & tranquille
 Paraît au loin un crystal immobile ;
 Et quelquefois au bord de l'horison,
 Quand l'air du soir rafraîchit le gazon ,
 L'œil abusé de ses propres images
 Voit des vaisseaux errans dans les nuages.

Veut-on soudain qu'au gré du Spectateur,
 Sans le secours d'un Peintre ou d'un Acteur
 La scène étonne , intéresse , remue ?
 Le vent s'élève , & mollement émue
 L'onde blanchit sous l'effort des rameurs,
 Déjà l'air siffle ; & de sourdes clameurs
 Ont retenti dans la forêt profonde ;
 A coups pressés la foudre éclate & gronde.

Des mers en feu le courroux impuissant
S'élance, roule & laisse en frémissant
Un sel plus pur dans ces moissons superbes
Dont il courait ensevelir les gerbes.

Champs fortunés, ombrages toujours verts,
Ah ! que ne puis-je, oubliant l'univers,
Dans votre sein couler des jours prospères !
J'irai, j'irai sous le toit de mes pères,
J'irai revoir mes Pénates chéris.
Oui, c'en est fait ; j'abandonne Paris :
Qu'un peuple aimable, y couronnant sa tête,
Change l'année en un long jour de fête ;
Pour moi, je pars . . . où sont les matelots ?
Venez, montez & sillonnez les flots.
Au doux zéphir abandonnez la voile,
Et de Vénus interrogeons l'étoile.

Qui trouverait sous son astre amoureux
Une onde calme ou des vents rigoureux ?
Je vous revois, palais simple & rustique,
De mon berceau dépositaire antique !
O doux moment à mon cœur éperdu !
Je vous revois ; & toi, qui m'es rendu,

Toi , qu'en s'ouvrant mes yeux virent éclore
 Des doux baisers de Vertumne & de Flore ,
 O compagnon cher à mes premiers ans ,
 Jeune arbrisseau (3) qui distilles l'encens ,
 Retiens tes pleurs , quand le sort nous rassem-
 ble !

Te souvient-il que nous croissions ensemble !
 Ah ! si mon bras , moins débile aujourd'hui ,
 Fit de bonne-heure , en t'offrant son appui ,
 De l'amitié le doux apprentissage ;
 Etends sur moi ton fraternel ombrage :
 L'éclat du jour importune mes yeux.

Quel ambre pur s'exhale dans les cieux !
 Peuple innocent , chéri de la Nature ,
 Quel Dieu pour toi fait ployer sans culture
 Le bananier sous son riche fardeau ,
 Et dans tes champs errer le melon-d'eau ;
 Couvre de pleurs la mangue savoureuse (4) ,
 Suspend l'orange à sa branche épineuse ,
 Et fait jaunir l'ananas fortuné ,
 D'un long feuillage au sommet couronné ?
 La pourpre même enrichit la grenade :
 Plus belle encor , la simple jam-rosade (5) ,

Reine des fruits , a les vives couleurs ,
Le doux parfum de la reine des fleurs.

Mais comment peindre ou compter tes ri-
ches ,

Ces fruits , du Gange orgueilleuses largeesses ,

Qui , sans honneur étonnés de vieillir ,

Cèdent aux mains qui daignent les cueillir ?

Ce luxe heureux est ton moindre partage .

O liberté ! noble & vain héritage ,

Germe écrasé sous les pieds des tyrans ,

Mon cœur ici , sous des traits différens ,

Retrouve au moins ton image adorée !

Vois ces palmiers , dont la sève égarée

Impunément s'élève ou s'arron dit :

A ses écarts la nature applaudit.

Esclave en France , esclave au bord du Tibre

L'arbre affranchi dans ces lieux est donc libre ?

Jamais un rustre , armé d'un long ciseau ,

S'efforça-t-il de ployer en berceau

Du canellier l'écorce aromatique ;

Ou d'affervir au cordeau symétrique

Ces tamarins qui peuplent vos déserts ,

Et le coton blanchissant dans les airs ?

Vit-on jamais dans le creux des vallées
 Un fer impie aux branches mutilées
 Donner deux fois un époux étranger ?
 Vit-on jamais le pudique oranger,
 Pleurant deux fois ce joug involontaire,
 Porter les fruits d'un hymen adultère ?
 Son front fertile, à l'abri des chaleurs,
 Croît de lui-même, & se couvre de fleurs.

Le cocotier (6) prête une ombre plus rare,
 Loin de nos mains en vain sa tige avare
 Court dans les cieux suspendre son trésor ;
 Le Nègre agile a déjà pris l'effor :
 Sur l'arbre uni signalant son adresse,
 Des deux genoux, des deux mains il le presse,
 Monte & revient, superbe ravisseur,
 D'un chanvre utile arrachant l'épaisseur,
 Faire à sa proie une heureuse blessure.
 Le lait jaillit & ruisselle & murmure ;
 D'une chair blanche au-dedans couronne
 Le noyau s'ouvre, en coupes façonné.

Qu'on vante encor la coupable industrie
 Qui dans la Flandre & l'humide Neustrie

Sçut préparer en perfides boiffons
Le jus des fruits & le suc des moissons ?
Quels doux roseaux (7) dans ces plaines jau-
nissent ?

J'entends au loin cent pressoirs qui gémissent :
Du jonc nouveau le nectar exprimé
Brille à mes yeux , en sucre transformé ;
Ou pétillant dans sa mousse légère
Monte , frémit & s'échappe du verre.

C'est-là qu'au bord d'un ruisseau transparent
De Bornéo le girofle odorant (8) ,
Heureux larcin d'un mortel intrépide ,
Lève , en secret , son front jeune & timide.
Ah ! protégez cet arbuste naissant !
Craignez pour lui le troupeau bondissant ,
Les vents fougueux , & la jalouse rage
D'un peuple armé pour venger son outrage !
Je vois déjà le Batave inhumain
Traverser l'onde , & la flâme à la main ,
De ces noyers où mûrit la muscade
Exterminer l'innocente peuplade.
Je vois , je vois les rameaux renversés ,
Et leurs débris en cendres dispersés.

Peuples, volez, embrassez sa défense ;
 Au fer cruel dérobez son enfance.
 Un jour, un jour, l'arbuſte infortuné
 Se ſouviendra qu'à périr condamné,
 Sans vous hélas ! opprobre du bocage,
 Jamais la fleur n'eut blanchi ſon feuillage ;
 Et loin des yeux prudemment élevé
 Enrichira les mains qui l'ont ſauvé.

Je fais très-bien qu'au lever de Julie,
 Tous ces objets ſont traités de folie.
 Là, pour tout livre, un ſouvenir doré
 Offre à ſon œil d'un jour doux éclairé
 Le plan du ſoir ; & retrace à merveille
 Tous les projets qu'elle oubliſſa la veille.
 La Belle doit briller à l'Opéra :
 On veut ſavoir ſi la Reine y viendra,
 Si Legros chante ; on ne s'informe guères,
 Si, travaillé par cent mains étrangères,
 Le tiffu frais dont ſon lit eſt orné
 Fut dans Pékin lentement deſſiné.

Ah ! dans vos bois je ſens bien qu'il faut
 vivre ;

Mais

Mais , par malheur , je ne saurais vous suivre,
Me dit encor un important du jour :
Je connais trop & la Ville & la Cour.
Voulez-vous point qu'après la Comédie,
Un fol effain , à sôupé chez Lydie,
En ricanant m'affuble d'un couplet ?
Non , non , partez : laissez-moi , s'il vous plaît,
Rire avec eux au bout de l'hémisphère.
Est-on oisif , pour n'avoir rien à faire ?
Et n'ai-je pas mes chiens à caresser ,
Glicère à voir , des cheveux à tresser
Pour l'embellir ; ou calmer sa rivale ?
Comment remplir cet immense intervalle
Qui de leurs nuits doit séparer vos jours ?
Ici du moins nos soleils sont plus courts.
Sous l'Équateur que peut-on faire ? on pense ?
C'est bien assez de digérer en France :
Et pour mes nerfs , trop prompts à s'agacer,
Le fier Bouvart me défend de penser.

Ainsi raisonne aux foyers du Théâtre
Un étourdi , du fracas idolâtre ,
Qui croit peut-être , en son esprit borné,
Que de vos bois l'habitant fortuné ,

D'un autre Dieu noire & grossière image,
 Eut l'ame épaisse & le muffle sauvage
 Du Cafre errant dans le sable Africain.

On fait qu'un jour , pour mieux tromper
 Vulcain,
 Mars & Vénus dans vos bois descendirent
 L'Amour survint, & vos peuples naquirent.
 L'homme soudain se sentit né de Mars.
 Vers un ciel pur élevant ses regards ,
 Il tend son arc , & d'un bras qu'il déploie
 Décoche un trait qui va percer sa proie.
 Le trait lancé retombe au même instant,
 Et lui rapporte un ramier palpitant.
 Le jour entier signala son adresse.
 L'ombre , à son tour , vint servir sa tendresse;
 Et vers l'aurore , accablé de désirs,
 Il s'endormit , mais rêva ses plaisirs.

Quel doux souris, quelle rougeur charmante
 A son réveil embellit son Amante !
 Dieux ! que d'attraits ! envain ses longs che-
 veux
 Couvrent son corps de leur voile onduleux :

Ses longs cheveux & sa taille légère
Trahiraient seuls le secret de sa mère.
Si l'un de Mars eut la noble fierté ;
De Vénus l'autre a toute la beauté.

Vous, que Vénus, ainsi que Mars, protège ;
Ne quittez pas le séduisant cortège
Des jeux badins, des amours paresseux ;
En cheveux blancs buvez le vin moussieux,
Et puis dormez au sein de la victoire :
La volupté sied très-bien à la gloire.

Pour la servir avec vous plus long-tems,
J'allais déjà sur les flots inconstans
Des vents du sud braver la violence.
Mais l'airain gronde , & l'Europe en silence
De la discorde attend l'instant fatal.
Le nouveau Monde a donné le signal.
Mars, sous les traits de mon auguste Maître,
Plus beau, plus jeune & plus vaillant peut-être,
Me dit : « Restez, accompagnez mes pas ;
» Soit qu'aux Germains portant un sûr trépas,
» Du sein des bals, des plaisirs & des fêtes,
» Je vole au Rhin promis à mes conquêtes ;

» Soit que de Londres effrayant les remparts ,
 » Je montre un jour aux sanglans léopards ,
 » L'appui du trône & le vengeur d'un frère ».

C'en est donc fait : une rive si chère
 N'aura de moi que mes faibles écrits.
 Partez mes Vers : je demeure à Paris.

N O T E S.

- (1) *Cherchant l'abri des bois de Feuillancour.*
 Vallée entre Marly & Saint-Germain , dont
 il est question dans le Voyage de Bour-
 gogne.
- (2) *Ce Gol témoin des jeux de mon enfance.*
 Magnifique Château de M. Desforges , à
 l'île de Bourbon.
- (3) *Jeune arbrisseau qui distilles l'encens.*
 Le benjoin.
- (4) *Couvre de pleurs la mangue savoureuse.*
 Fruit excellent , dont la peau est couverte
 d'une espèce de gomme résineuse.

(5) *La simple jam-rosade.*

La jam-rosade est à-peu-près de la grosseur & de la forme d'un abricot. La chair en est blanche. Son coloris & son parfum sont précisément ceux de la rose. C'est ce qui l'a fait nommer par les Portugais Indiens, iam-rosade, ou jam-rosade, c'est-à-dire, fruit-rose.

(6) *Le cocotier prête une ombre plus rare.*

Cet arbre, dont la tige droite & unie s'élève communément à plus de soixante pieds, ne se couronne que de cinq à six feuilles extrêmement longues & larges. Son fruit énorme est suspendu au sommet par grappes. Il est enveloppé d'une espèce de chanvre dont on fait des cordages. Sa feuille sert à couvrir les maisons. Il fournit, à la fois, le mets, le breuvage & même la tasse qui doit le contenir.

(7) *Quels doux roseaux dans ces plaines jaunissent!*

Les cannes à sucre. Outre le syrop & le sucre, on en exprime encore un vin très-

agréable, nommé par les Créoles frangou-
rin ou vin de cannes. /

(8) *De Bornéo le girofle odorant.*

Tout le monde connaît l'heureuse témérité
de M. Prévôt de la Croix, Chevalier de
S. Louis, qui entreprit d'enrichir les îles
de France & de Bourbon, de la culture
de la muscade & du girofle, & qui en
rapporta les premiers plants des possessions
Hollandaises.

FIN DES NOTES.

A M A D A M E * * * .

EN faveur de ma jeunesse
Et de ma folle gaité,
Vous n'avez que trop vanté
Des chansons, que la paresse
Me dicta pour la beauté :
En flattant ma vanité
Vous affligez ma tendresse.
Je vous aime, & j'ai vingt ans :
Le laurier peut-il me plaire ?
Enchaînez-moi de rubans,
Parez ma muse légère
Et du myrthe de Cythère
Et des festons du Printems.
La gloire est douce à mon âge ;
Mais l'amour est enchanteur :
Louez un peu moins l'ouvrage ;
Aimez un peu plus l'auteur.

PRIERE A LA JEUNESSE.

*Vers adressés à M. l'Abbé de Lille , au
premier jour de l'an.*

A u plus frivole des amis ,
 Et par malheur au plus aimable ,
 Portez , Déesse favorable ,
 Les jours que vous m'avez promis !
 Comme ces beautés infidelles
 Qu'on quitte & qu'on reprend toujours ,
 Malgré ses erreurs éternelles ,
 Je mets ses beaux ans sous vos aîles
 Et sous la garde des Amours.
 Toujours épris de goûts volages ,
 Toujours parjure à ses sermens ,
 Plus mobile que les nuages ,
 Il s'abandonne à tous les vents ;
 Et dieu merci ! depuis deux ans ,
 Je ne le vois qu'en ses ouvrages ,

Ah ! dans ce brillant tourbillon,
S'il est heureux, je lui pardonne :
De Virgile & d'Anacréon
Qu'il ceigne la double couronne,
Et qu'il soit jusqu'à son automne
Plus étourdi que Voisenon !



A M A Z I R P H É.

Sur la Philis de tout le monde.

UN E taille souple & légère
 A nos rimeurs , Zirphé , ne coûte rien ;
 Et depuis mille ans , tu fais bien
 Que leur muse a de droit l'empire de Cythère ,
 Le moins de Vénus , son sourire , ou le tien .
 Un essain de zéphirs l'environne sans cesse ;
 Au moindre mouvement paraît la volupté :
 Pâris , en cheveux blancs , vient juger sa beauté ;
 La pomme échappe , roule , & la voilà Déesse !
 Faut-il nous crayonner Philis ?
 C'est Flore , c'est Hebé que l'on va peindre en-
 semble :
 On sème à pleines mains les roses & les lys ,
 Et l'on fait un portrait , Zirphé , qui te ressemble .
 Vieux Zéphirs , vieux Amours , traînez-vous loin
 de moi !

Je bannis & les jeux, & les ris, & les grâces;
Je ne veux plus les voir voltiger sur tes traces:

Il est si doux d'être seul avec toi !

Je veux bien respecter le trône de verdure

Sous des myrthes entrelacés :

Mais rendons à Vénus son antique parure ;

Tu n'as pas besoin de ceinture ,

Et la pudeur te couvre assez.

Que sur tes épaules d'albâtre

Tes tresses flottent , si tu veux :

Je n'entends point qu'un Dieu folâtre ,

Plus fortuné que moi , caresse tes cheveux.

Zirphé, je suis jaloux d'embellir ce que j'aime ;

Couronnon ton chapeau de fleurs :

Mais je veux les placer moi-même ,

Flore n'en viendra point assortir les couleurs.

J'aime assez , il est vrai , ces Philis éternelles
Qui tournent , parmi nous , vingt têtes tous les
ans ,

Qu'on ne trouva jamais cruelles ,

Qui sont bien tendres , bien fidelles ,

Et n'existant jamais , ont toujours des amans.

Ma Zirphé, par exemple, est un peu plus
volage,
Et moins sûr de son cœur, je suis plus alarmé :
Mais sa beauté du moins sourit à mon hom-
mage ;
Je suis content de mon partage ,
Zirphé respire , & moi , je suis aimé.



A UNE FEMME

Que je ne nommerai point.

NON, non, Madame, en vérité,
J'ai bien juré de ne pas l'être :
Moi, votre Amant ! l'aveu peut-être
Surprendra par sa nouveauté ;
Mais je l'ai dit : en vérité ,
J'ai bien juré de ne pas l'être.

Je fais qu'en vous on trouvera
Ce qui peut fixer la tendresse ;
Beauté, talens, esprit, jeunesse,
Taille, & minois d'une Déesse,
Jambe élégante, & cætera :
Mais, Madame, malgré cela,
Vous ne ferez point ma Maîtresse.

Votre époux m'arrête aujourd'hui ;
Et s'il faut vous ouvrir mon ame,

H

Je périrais cent fois d'ennui
De le voir protéger ma flamme ;
Et d'être , en lui soufflant sa femme ,
Encor remercié par lui.

Que cet homme me désespère !
Il n'est soupçonneux ni jaloux !
Monsieur toujours paisible & doux
Me verrait , je crois , sans colère
Moi , Madame , en sachant vous plaire ,
Je veux déplaire à votre époux.

Je veux , pour vous trouver plus belle ,
Et mes plaisirs cent fois plus courts ,
Que sa jalousie éternelle
Se plaise à troubler nos amours :
Et que pour mieux triompher d'elle ,
Un nouveau danger tous les jours
M'inspire une ruse nouvelle.

Faut-il aller au rendez-vous ?
Palpitant d'amour & de rage ,
D'espoir , de crainte & de courroux ,
J'aime à trouver sur mon passage

Un large Suisse & deux verroux.
Alors que les faveurs sont chères !
Que les caresses ont de prix !
Et dans ces amoureux mystères
Si, par malheur, j'étais surpris ;
Quand Vulcain venait à paraître,
On fait que des bras de Vénus
Mars en chemise & les pieds nus
Sautait gaiement par la fenêtre.



 A U N M Y R T H E.

CR O I S S E Z , l'honneur de mon bocage,
 Jeune arbrisseau que j'ai planté !
 La Déesse de la Beauté
 Attend votre premier feuillage,
 Croissez , ô myrthe plus chéri
 Que ces ormeaux qui m'ont vu naître ;
 Un jour , votre rameau fleuri
 Dans les airs s'étendra peut-être.
 Sous votre abri voluptueux
 Zirphé veut qu'on lui dresse un trône ,
 Zirphé vous devra la couronne
 Qui doit parer ses beaux cheveux.
 Que la fraîcheur de votre ombrage
 Nous plaira sur la fin du jour !
 Croissez : des fleurs l'Amant volage
 Frémit dans les bois d'alentour.
 Phébus se couche sans nuage ;
 Et si demain un sombre orage

S'élève & gronde à son retour,
Que l'oiseau qui lance la foudre,
En réduisant le chêne en poudre,
Respecte l'arbre de l'Amour !



A

M. LE CHEVALIER DE PARN*.

Feuillancour, 30 Juin 1774.

Au Cap de Bonne-Espérance
Est-ce bien toi qui m'écris,
Entre la biere & le riz,
Le fromage & le Constance,
D'aussi jolis vers qu'en France
Et dans les murs de Paris ?
Quel est donc ce bon génie
Qui t'accompagne en tous lieux ?
Et qui sur l'onde en furie
Hélas ! & loin de nos yeux,
Promenant sous divers cieux
Et ta fortune & ta vie,
Dans le plus triste séjour,
Près du peuple à face noire
Maudit du beau Dieu du jour

Et des Filles de mémoire ,
Te fait rencontrer la gloire
Et le plaisir & l'amour ?

Je remarque , mon cher Ami , que tu es le premier Poëte , depuis le Camoëns , qui ait doublé ce fameux Cap des tempêtes , regardé si long - tems comme la dernière borne du monde vers le pôle austral. Mais le Camoëns ne dansa point de menuet à Rio-Janéïro avec la plus belle personne du Brésil. Trente Urfulines charmantes ne soulevèrent point un coin de leur voile pour le voir passer. Enfin on ne lui jetta point le soir des bouquets par la fenêtre. Il fuyait sa patrie , & tu vas revoir les lieux qui t'ont vu naître. Il fut bientôt oublié sur les bords du Tage , & ton absence est sur les rives de la Seine l'éternel objet de nos entretiens , de nos regrets & de nos craintes. La seule ressemblance que je trouve

entre le Portugais & toi, c'est que vous fîtes tous deux, à quatre mille lieues de l'Europe, vos plus aimables vers, & que tous deux vous vivrez toujours.

Ne fumant point & buvant peu, je sens que la société du Cap & la tournure de ses habitans doivent, avoir très-peu d'attraits pour toi. Je leur passe d'avoir rassemblé dans leur magnifique jardin de la Compagnie les fleurs & les fruits des quatre parties du monde, & sur-tout de s'être procuré de l'ombrage sur un sol aride où il est si nécessaire & si rare : mais je suis fort scandalisé des mœurs de ce pays. Je ne conçois pas que les Hollandais attachent si peu d'importance à un baiser, qui parmi nous vaut la dernière faveur. Les malheureux ! en ne le défendant point, ils ont détruit tout son charme. Ils ont anéanti les plus douces prémices de l'amour, &

son langage le plus passionné. Et comment donc les femmes font-elles dans ce pays pour avouer qu'elles aiment, ou qu'elles se font assez défendues ? Il est bien dur d'être obligé de tout décliner.

Nous sommes depuis trois semaines à Feuillancour, & tels à peu-près que tu nous a laissés, si ce n'est que ton frère est devenu encore plus gourmand & moi plus paresseux depuis que nous avons été inoculés. Le soleil est à peu-près au tiers de son cours lorsqu'on se lève ; & pour remplir alors ce que nous nommons bravement la matinée, on s'occupe de vers, de prose, de musique & d'autres semblables bagatelles. Le soleil baisse ; nos Dames montent dans des calèches découvertes que nous conduisons nous-mêmes avec assez d'adresse ; nous courons jouer sur cette longue & superbe terrasse de S. Germain, d'un des plus beaux

aspects qui soient au monde , & nous nous
égarons dans les mille & une routes de cette
forêt ,

Où fuyant la foule indiscrette
Des invalides du canton ,
Et tenant en main la mufette
Qu'à toi seul il légua , dit-on ,
Le vif , le piquant Hamilton
Jadis sur un si nouveau ton
Chanta le Brochet & Nanette.

La soirée est terminée par un souper fort
gai , & par des chants qui se prolongent
fort avant dans la nuit.

Ainsi du nectar qui ruisselle
Des pressoirs de Beaune & d'Arbois ,
Nous humectons les petits pois
Que donne la saison nouvelle ;
Tandis que vers l'astre brillant
Qui se lève sur notre France ,
Et qui par un don éclatant

D'abord signale sa puissance,
Après une longue souffrance,
Tous les cœurs remplis d'espérance
Se tournent en le bénissant :
Que plus loin vers la mer Baltique
On s'empresse de partager
Les deux tiers d'une République,
Et le tout, pour la protéger :
Qu'enfin les soldats de Russie
En foule inondant la Turquie
Jurent de tondre Mustapha,
Et de rendre à la Circassie
Cent beautés qui sur leur sofa
Passent bien tristement leur vie,
Et qui dans cet affreux séjour
Si cher aux tyrans de l'Asie,
Hélas ! n'ont point connu l'Amour
Et connoissent la jaloufie.
Adieu : je m'apperçois trop tard
Que ma muse fort indiscrette,
Mettant toute fleur à l'écart,
T'écrit une froide gazette
Où de la ville & du rempart

L'histoire amusante & secrète
N'a pas même un article à part.
Mais ma plume court au hazard :
La gêner , n'est pas mon systême ;
Entre nous , je ne veux point d'art :
On est toujours un peu bavard ,
Lorsqu'on écrit à ce qu'on aime.



A

M. LE CHEVALIER DE BONNARD.

Sur son Epître à la Raison.

RIVAL aimable de Boufflers ,
L'Amour, comme lui, vous inspire,
Vous faites d'aussi jolis vers,
Et vous n'avez que le travers
De ne point assez les redire.
Qu'il doit être doux & charmant
Le prix des chansons que vous faites !
Sans doute, aujourd'hui vingt coquettes
Jugent de près votre talent.
Toujours volage & toujours tendre ,
Chantez & trompez tour-à-tour
Un sexe qui fait nous le rendre ;
La raison ne vaut pas l'amour :
S'il faut finir par elle un jour ,
Du moins faites-la bien attendre !

I

R É P O N S E

A U X V E R S P R É C É D E N S .

QUAND on joint aux feux du printemps
Cette fleur d'esprit si brillante,
Et cette gaité pétillante
Qui vaut seule tous les talens ;
Lorsque l'on fait des vers charmans ,
Qu'on connaît son siècle & l'usage ,
Et sur-tout quand on a vingt ans ,
On a raison d'être volage :
Et ma foi ! soit dit entre nous ,
Avec vos grâces & votre âge ,
Je le ferais tout comme vous ,
Et si je pouvais , davantage .
Mais hélas ! regrets superflus !
Il ne me convient presque plus
De voler de Belles en Belles ;
Le tems , avec ses doigts crochus ,

Commence à me rogner les ailes.
Par mes vingt-neuf ans averti
Qu'il faut tâcher d'être fidèle ,
Je prends sagement mon parti ;
Et même j'y mets tout le zèle
Qu'en sa religion nouvelle
Apporte un nouveau converti.
Je cherche quelque honnête femme
Dont l'esprit sache m'attirer ,
A qui je puisse croire une ame ,
Qui me laisse un peu soupirer
Avant de se rendre à ma flamme ,
Et veuille long-tems m'adorer.
Ah ! si je puis la rencontrer
La beauté que mon cœur appelle ,
(Pardonnez mon jaloux travers
Et ma crainte assez naturelle)
Je ne vous mène point chez elle ,
Et ne lui montre point vos vers.

LE CIRQUE.

JADIS on ouvrit à Cythère
Un cirque, en l'honneur de Vénus;
Et dans ces combats ingénus,
L'Amant & sa jeune Bergère
Briguaient, athlètes demi-nus,
Le prix charmant de l'art de plaire.

A ces tournois voluptueux
L'Amour & l'Hymen préfidèrent;
Freres, Rivaux & demi-Dieux,
Vous jugez bien qu'ils les troublèrent.
L'Hymen s'arrogea, sans façon,
Le droit d'initier les Belles:
L'Amour, avec plus de raison,
Voulut, paré de fleurs nouvelles,
Donner la première leçon
D'un jeu qu'il inventa pour elles.

Le différend fut terminé

Dans un concile d'Idalie;
Par Vénus il fut ordonné
A fille nubile & jolie,
Qu'au Dieu d'Hymen, comme à l'aîné,
Le premier jour serait donné;
Car telle était sa fantaisie:
Mais que pour prix de sa beauté
L'Amour, comme l'enfant gâté,
Eut tout le reste de sa vie.

Les Grâces, d'un malin souris,
Applaudirent à la Déesse;
Et cet Édit plein de sagesse
Qu'adopta l'Univers surpris,
Bientôt des murs de Sybaris
Passa dans Rome & dans la Grèce,
Et gouverne aujourd'hui Paris.

Mais lorsqu'une Vierge nouvelle,
O Vénus, doit grossir ta Cour!
Suit-on bien une loi si belle?
N'est-il point de secret détour?
L'Hymen, comme on fait, n'a point
d'aîles;

On en connaît deux à l'Amour.

Le fripon gagne de vitesse ,
Arrive avant l'aube du jour ,
Souffle à l'Hymen son droit d'aînesse ,
S'envole , & revient à son tour ,
Lorsqu'à peine le soleil baisse.

L'Hymen paraît : ô douce erreur !
Aimable & fortuné prestige !
L'Hymen , de force & de valeur
Se croit fermement un prodige ;
Et pense avoir cueilli la fleur
Qui ne tenait plus sur sa tige.

A U X S A U V A G E S.

LOIN des bords chéris de la France,
Vous avez le front d'être heureux !
Mes amis , connaissez-vous mieux ;
Et voyez votre impertinence !

Il est vrai que ces orangers
Témoins de vos jeux , de vos fêtes,
Ces bois où les zéphirs légers
Balancent l'ombre sur vos têtes ;
Vos solitaires Lataniers ,
Les perles sur vos pas semées ,
Ces fruits qui rompent vos paniers ,
Et les richesses parfumées
Qui colorent vos bananiers ;
Les grains pourprés de vos grenades,
Et vos ananas couronnés ,
Le lait des palmiers fortunés ,
Vos prés , vos vallons , vos cascades,
Annoncent des prédestinés.

Mais sous vos huttes , pardonnez ,
Quand je vois vos pipes fumantes ,
Vos crânes ronds & cotonnés ,
Vos longues oreilles pendantes ,
Vos nez camus & basannés ,
Vous ne me semblez , je vous jure ,
Que des enfans déshérités
Que la dédaigneuse nature ,
Loin de nos climats enchantés ,
A relégués à l'aventure :
Nous sommes les enfans gâtés ,

Vivent nos superbes rivages ,
Nos mœurs , nos arts & nos écrits !
Que je vous plains , mes chers sauvages ,
De n'avoir jamais vu Paris !

Nous fûmes quelque tems volages ,
De cent bagatelles charmés ;
Assis enfin au rang des sages ,
Nous avons changé nos usages ,
Et les enfans se sont formés .

Nous brisons le hochet frivole

De la légère illusion ;
Des riens le char doré s'envole ,
Et la Nation la plus folle
Tient le sceptre de la raison.

Nous bannissons les goûts futiles ,
Les tyranniques préjugés ;
Tous les Citoyens sont utiles :
Tous les grands Seigneurs sont rangés.

Autrefois couronnés de roses ,
Nous n'aimons plus que les lauriers ;
Nous sommes au siècle des choses :
Tout pense , jusqu'aux Financiers.

Adieu ta charmante méthode ,
Gatti ! Nous sommes détrompés !
La fanté revient à la mode ;
La gaité préside aux soupés.

L'amour parmi nous n'a plus d'ailes ,
Et fuit toujours le sentiment ;
Les époux tendres & fideles
Vivent comme des tourterelles ,

Et s'adorent , Dieu fait comment !
A quinze ans , la Beauté discrète
Oserait à peine rêver ;
Les femmes c'est une difette ,
Et l'on ne peut plus en trouver.

Si vous connaissiez nos couliffes ,
Nos chars transparens , nos palais ,
Le boudoir des jeunes actrices ,
Nos cuisiniers , nos chapeaux suiffes ,
Tous nos déguisemens anglais ;
Nos fiers cochers aux gros bouquets ,
A la moustache germanique ,
Et la fureur épidémique
De n'avoir plus l'air d'un Français ;
Vous verriez bien , troupe insensée ,
Qui n'avez point de Colifée ,
De grands-Sauteurs , ni d'Arlequin ,
Que d'un Dieu bienfaisant & sage
Nous seuls annonçons le dessein :
L'Européen est son ouvrage ;
Mais le nez plat d'un Africain
Ne saurait être à son image.

A

M. LE CHEVALIER DE PARN*.

Versailles, ce 4 Juin 1776.

MAUDIT enchanteur que vous êtes !
Qui vous demande , en vers heureux ,
Le récit de ce que vous faites
Dans vos bosquets délicieux ,
Aux bords du ruisseau tortueux
Qu'on voit par des routes secrettes
Abandonner la Marne & son lit amoureux ,
Pour arroser vos paisibles retraites ?

Pourquoi des beaux jours que je perds
Occupez-vous ma rêverie ?
Vos plaisirs & vos jolis vers
Me font mourir de jalousie.

Je n'ai pas de peine à me figurer, mon

cher Ami, combien le séjour d'Ozoüer doit être agréable en ce moment, & ta muse pouvait s'épargner le soin d'augmenter mes regrets. J'aurais bien voulu me joindre à votre petite caravane, & prendre de tous vos amusemens, dans ce voyage, la part qui m'était destinée. Mais il m'a été impossible d'abandonner Versailles. Il m'a été impossible de m'éloigner de mon Prince, qui nous est encore plus cher depuis que nous avons tremblé pour ses jours.

Ce demi-Dieu convalescent,

Paré des grâces du bel âge,

Dans sa faiblesse intéressant,

Ressemble au lys courbé qui lève, après l'orage,

Un front plus radieux vers un ciel sans nuage,

Et se balance au gré d'un souffle caressant.

Qui n'aimerait mon Maître, aux pieds même du
trône,

Dédaignant l'appareil qui suit la Majesté,

Et rassurant par sa bonté

ceux

Ceux que trouble , à ses yeux, l'éclat qui l'en-
vironne.

Des talens qu'il promet & des vertus qu'il donne

On dit que l'Olympe surpris ,

Déjà lui treffe une couronne

Du laurier sanglant de Bellonne

Et du myrthe cher à Cypris.

L'Olympe en le formant juste, aimable, intrépide,

Se plût à l'enrichir de ses dons réunis ;

Et dans le beau corps d'Adonis

Il plaça le grand cœur d'Alcide.

D'ailleurs , mon cher Ami , si deux Divi-
nités m'appellent sur les rives de la Marne ,
deux Divinités me retiennent ici , deux Di-
vinités aussi jeunes , aussi aimables que les
premières , & dignes en tout de s'affocier
avec elles sous les frais ombrages d'Ar-
mainvillers. Je vais essayer de te les faire
connaître ; mais je désespère d'en faire une
peinture aussi gracieuse que la tienne, quoiqu'
que le modèle soit absolument le même.

Pleine de raison , de folie ,
 Et de tristesse & d'enjoûment ,
 L'une à son naturel charmant
 Sait mêler fort ingénûment
 Quelques grains de coquetterie ;
 Raisonne avec étourderie
 Et déraisonne gravement ,
 Confond dans sa tête jolie
 La Perse & l'Empire Ottoman ,
 La profane Mythologie
 Avec le nouveau Testament ,
 Et parant son babil des grâces de Thalie ,
 Plaît , on ne fait pourquoi , plaît , on fait trop
 comment !

L'autre affligée de vingt ans , qu'elle ne
 veut pas seulement prendre la peine de
 compter , assemblage inoui d'insouciance
 & de sensibilité , & à qui l'on pourrait re-
 procher trop peu de prétention , par ce
 défaut là même est aussi sûre de plaire.

De son esprit le charme inconcevable
Se sent très bien, & ne peut s'exprimer :
Mais ce qui plus vous invite à l'aimer,
C'est sa paresse d'être aimable.

Voilà je crois, Messieurs, des raisons assez bonnes, & j'espère que vous ne me ferez plus un crime de ne vous avoir point suivis. Vous pouviez vous épargner ce déluge d'imprécations en vers & en prose dont votre lettre est remplie, car Dieu en est grandement offensé ; & si c'est un honneur pour moi, vous conviendrez que je ne le méritais guères. J'irai vous joindre dès que je le pourrai ; mais je vous en prie, ne me portez pas de si fréquentes rasades avec ce vin d'Aï, dont je ne trouverai pas une seule bouteille, si vous écoutez vos accès d'amitié pour moi.

Et quel est ce nouveau système
 De vuidier à ma gloire un quartaut si vanté ?
 Mes amis , de ce zèle extrême
 Je vous dispense , en vérité.
 Depuis huit jours entiers qu'à table ainsi l'on
 m'aime ,
 Je ne m'en suis pas mieux porté :
 L'Air ne tourne à ma santé ,
 Qu'autant que je le bois moi-même.

Adieu , mon cher Tibulle ; n'oublie pas
 de me mettre aux pieds des deux char-
 mantes Déeses qui ont du moins l'avan-
 tage d'être célébrées par un chantre digne
 d'elles. Mille & mille choses agréables à
 votre Seigneur Chatelain. Il me tarde bien,
 je te jure , d'embrasser tour-à-tour & à
 la fois , toi & ton frère , & ton frère & toi.

Je suis chargé de vous présenter à tous
 deux les complimens du plus poli , du plus
 simple & du plus obligeant des hommes ,

Semant sur une étude aride
Les fleurs de la belle saison ,
Et mêlant aux leçons d'Euclide
Les vers de Virgile & d'Ovide
Et les couplets d'Anacréon.

Nous partons Jeudi pour Marly, où je
resterai jusqu'au premier du mois prochain ;
& le soir du même jour, vous me verrez
paraître à Ozouier.

J'irai, j'irai sous l'abri solitaire
Des myrthes frais, des marroniers fleuris,
Menant Silène & la bande légère
Des Dieux joufflus qui restaient dans Paris,
Le thyrsé en main, le front ceint d'un
beau lière,
Courir vos bois ébranlés par nos cris,
Et des festins vous disputer le prix,
Assis à table entre Horace & Glicère,

A

M. L'ABBÉ DE LILLE.

*Sur un Voyage qu'il projetait de faire
en Italie.*

Tu les verras, ces superbes remparts,
Trône immortel de l'antique Ausonie,
Ce ciel heureux propice à l'harmonie,
Au goût des vers, aux talens, aux beaux arts,
Ces monumens & ces marbres épars
Où des Romains respire le génie
Et la grandeur du second des Césars!

J'admire sur tes pas ces ruines fatales,
Ces temples écroulés, ces combles entr'ouverts,
Ce théâtre où Mécène eut applaudi tes vers,
Et du fier Agrippa les voûtes triomphales.
Là Brutus, au sénat, poignardait un tyran ;
Là respirait Titus, l'amour de l'Italie :

Là Jupiter tonnait au Vatican ;
Là fut surpris Ovide avec Julie.

Volons au champ de Mars , au Cirque plus vanté ;
Volons aux jeux guerriers inventés dans la Grèce
Je vois une ardente jeunesse
Qu'indigne son oisiveté ,
Presser les flancs poudreux d'un coursier in-
dompé ,
Déployer , en luttant , sa nerveuse souplesse ,
Et disputer , aux yeux d'une fière Maîtresse ,
Le prix de la valeur & non de la beauté.
Oh ! que ne suis-je assis au bois de Lucretile ,
Au fond de ces jardins au profane inconnus ,
Où ta muse autrefois sous les traits de Virgile
Dans ses vers si touchans , pure , simple & facile ,
Fit couler tant de pleurs au nom de Marcellus !
Cascades de Tibur , ombrages d'Albunée ,
Qui vous voit , malgré lui , doit chanter ses
amours !
Dans votre enceinte fortunée ,
On dit qu'au déclin des beaux jours ,
L'ombre d'Horace , encor de roses couronnée ,
Sait toujours Lalagé qui s'échappe toujours.

L E T T R E**A****M. LE CHEVALIER DU HAUT**.***Anet, ce 19 Juillet 1780.*

J'AI parcouru la Trappe & les mornes deserts
De la nouvelle Thébaïde :

Parmi ces vieux tombeaux que la mousse a
couverts,

J'ai cherché vainement l'objet des plus doux
vers,

L'infortuné Comminge auprès d'Adélaïde.

Mon cœur, je l'avouerai, surpris, désenchanté,

N'a point retrouvé ses modèles :

Deux Amans si discrets, si tendres, si fideles,

Dans ces lieux, m'a t-on dit, n'ont jamais
existé.

A leurs malheurs imaginaires
Ainsi dans ma jeune saison ,
Crédule , j'ai donné des larmes trop sincères :
Hélas ! chaque jour la raison
Détruit nos erreurs les plus chères.

Nous avons eu le bonheur, Monsieur, de rencontrer à la Trappe le contraste frappant de la vertu esclave dans une cellule , & de la vertu libre sur les marches du trône. En révérançant la première, comme nous le devons, nous nous déclarons ouvertement pour la seconde.

Nous voici maintenant dans Anet, c'est-à-dire, dans le séjour consacré de tout tems aux plaisirs, aux beaux arts, à l'amour & à la gloire. Ici du moins rien n'est fabuleux. Tous les murs, tous les ornemens du Château sont encore chargés des chiffres de Henri II, & de Diane de Poitiers. On lit encore sous les lambris cette foule de

devises galantes & ingénieuses que ce jeune Prince composa pour elle : on rencontre par-tout son amour. La petite Statue de Diane en pied qu'il fit fondre en argent, & qu'on voit dans un des appartemens du Château, n'est point sans doute aussi intéressante que la tête même de Madame de Montbafon, apportée à la Trappe par l'Abbé de Rancé, & conservée dans la chambre de ses successeurs. Mais on est bien aise de connaître au moins la taille & les traits d'une femme qui exerça encore, dans un âge aussi avancé, l'empire de la Beauté.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'un de mes premiers soins a été de demander la plaine d'Ivry,

Ce théâtre de la valeur

Et du crime de nos ancêtres,

Ou d'un peuple plein de douceur,

Trop docile en tout tems à la voix de ses Prêtres,

La moitié combattait son Prince avec fureur ,
L'autre à l'envi mourait pour le sang de ses
Maîtres.

Je ne puis vous exprimer ce qui s'est passé en moi , lorsqu'après avoir gravi la côte un peu rude & sablonneuse qui renferme le vallon d'Anet du côté du nord , j'ai découvert tout-à-coup cette plaine immense couverte des plus beaux bleds du monde. Des pleurs ont coulé de mes yeux , en songeant que cette terre avait été engraisée du sang de tant de braves Français. J'ai passé cent fois de la tristesse à l'admiration , & de la peine au plaisir , à l'aspect de ces restes de retranchemens qui virent débattre de si grands intérêts , & de ces riches sillons où le laboureur heurte encore tous les jours avec sa charrue des tronçons de lance ou d'épée , enfin à l'approche de cet obélisque simple & noble élevé à la gloire de Henri IV ,

par un de ses plus vertueux descendans , à l'endroit même où ce bon Roi se reposa sous un poirier , après avoir gagné la bataille.

L'enceinte de l'obélisque , comme vous le savez , Monsieur , est bordée de lauriers qui sans doute n'ont point eu de peine à y croître. J'ai été saisi , en y entrant , d'une sorte de respect religieux ; & j'y ferais encore plongé dans la plus douce rêverie , si la chaleur du jour ne m'avait forcé à regagner Anet. J'ai parcouru à mon retour tout ce qu'il renferme d'aimable , & il ne lui manquait , en vérité , que la présence du Maître. Je me suis égaré avec délices dans ce beau parc :

Ouvrage heurqux de la nature ,
 Où cent peupliers blancs qui tremblent dans les
 airs
 Vous amusent de leur murmure ;
 Et qu'en se poursuivant sous les ombrages
 verts ,

Cent

Cent Nayades , filles de l'Eure
Embrassent à l'envi de leurs flots toujours clairs :

Dans ce parc enfin , qui devint si fameux
sur la fin du dernier siècle. Je ne fus pas
long-tems à ressentir l'influence du lieu ; &
me livrant tout d'un coup à l'espèce d'en-
thousiasme que m'inspiraient la beauté de
ces retraites & le souvenir des grands hom-
mes qui les ont habitées , j'avais déjà pris
ma lyre ; & je me disposais à les chanter
de mon mieux , c'est-à-dire , assez mal ,
lorsque je vis sortir d'un bosquet voisin les
deux Vendômes ,

Ces héros un peu singuliers ,
Trop négligés dans leur parure ,
Lions dans les combats , & moins Chefs que
Guerriers ,
En paix , illustres porcs du troupeau d'Épicure ,
Tout souillés de tabac & couverts de lauriers :
Et sur leurs pas soudain paraître

La foule de ces beaux esprits
 Que rassemblait dans son pourpris
 De ces lieux le très-digne Maître,
 Et qui fertiles en bons mots
 Contre les méchans & les sots,
 Le jour amusaient mon héros ;
 Et le soir , admis à sa table
 Avec de jeunes libertins
 Et plus d'une femme agréable ,
 Jugeaient du ton le plus aimable
 Les vers, les amours, & les vins.

Chapelle était à leur tête. L'aspect de ces Messieurs m'interdit au point que la lyre me tomba des mains, & pour la gloire même d'Anet, je ne fais si vous devez en être fâché. Je l'aurais probablement flétrie, en voulant l'augmenter. Je n'osai pas surtout, devant Chapelle, me risquer à vous écrire tout seul, dans un genre où il crut autrefois avoir besoin d'un second.

Il est bien difficile, Monsieur, de con-

naître un séjour aussi délicieux sans vous porter envie. Que vous êtes heureux de passer toute la belle saison à Anet ! Je sens que j'y passerais volontiers ma vie.

Ah ! si jamais dans ce beau lieu
Vous bâtissez un Monastère ;
Je viens m'y rendre , en qualité de frère
De la règle de S. Chaulieu.

Achez votre retraite à la Trappe ; je vais en faire une un peu plus longue à Versailles , l'endroit de la terre , comme on fait , après la Trappe , où l'on est le moins occupé des choses de ce monde. Je vous supplie de vouloir bien mettre aux pieds de Monseigneur le Duc de Penthièvre , mon très-profond respect. S. A. S. daignera peut-être se souvenir des regards pleins de bonté qu'elle a laissé tomber sur moi pendant mon séjour à la Trappe.

Adieu , Monsieur , je me recom-
mande à vos prières , & sur-tout à votre
souvenir.



A M E S A M I S .

A M I S , au printems de mes jours ,
(On croit tout permis à cet âge)
J'allais dans mon culte volage
Visiter en pèlerinage
La Terre-Sainte des Amours.
Je reconnus sur le rivage
Le batelet d'Anacréon :
Des fleurs pendaient au pavillon ,
Les jeux formaient son équipage ;
Silène en était le patron.
Je brisai le tissu frivole
Des rubans qui le retenaient ;
Et sur le fleuve , au gré d'Eole ,
Je m'abandonnai sans bouffole
Aux tourbillons qui m'entraînaient.
Enfant chéri de la paresse ,
Peu fêté de la docte cour ,
Sans art , mais non pas sans ivresse .

J'osai célébrer tout-à-tour
Le vin , le plaisir & l'amour ,
Entre les bras de ma Maîtresse.
Je me flattais que sa beauté,
Du connoisseur qui toujours fronde
Défarmerait la gravité :
Mais Monsieur Bardus irrité
Troubla bientôt ma paix profonde
Et mon aimable obscurité.
Ce Géant baisse sa visière ,
Et cuirassé d'un triple airain ,
Vient aux yeux de l'Europe entière
Combattre la lance à la main
Mes vers armés à la légère.
Ainsi l'implacable vautour
S'élance sur deux tourterelles
Qui dans un bosquet , loin du jour ,
Mêlaient leurs becs , battaient des aîles,
Aux pieds des autels de l'Amour.



A

M^{de} LA COMTESSE DE S. AUL...*Sur une Épître qu'on lui avait adressée.*

OUI j'ai lu , cousine adorable ,
J'ai lu deux fois les jolis vers
Qui sous votre nom favorable
Sont sûrs de courir l'univers.
Pouvez-vous bien d'un tel hommage
Vous étonner un seul moment ?
Ah ! lorsqu'au printems de mon âge
J'avais encor quelque talent ,
Dans un moins séduisant langage ,
Je vous en aurais dit autant ,
Et peut-être bien davantage.
Du Chantre ingénieux & doux
Qui vous aime , je le parie ,
Et qui voudrait à vos genoux
Passer le reste de sa vie ,
Vous ne connaissez , dites-vous ,

Les traits ni la muse polie :
Mais connaissez-vous, je vous prie,
Tous ceux qui vous trouvent jolie,
Tous ceux que votre esprit rend fous ?
D'un soin qui sans doute le blesse
N'allez pas vous embarrasser :
A quelle autre peut s'adresser
L'hymne charmant qu'il vous adresse ?
Peu de femmes, en vérité,
Réunissent à la beauté,
Comme vous, cent moyens de plaire ;
Et vous seule avez hérité
De l'esprit, de l'urbanité,
Comme du nom de Saint-Aulaire.
Pour peindre si bien vos appas,
Vos yeux, votre grace divine,
Il faut avoir suivi vos pas :
Ou si l'on ne vous connaît pas,
Vous conviendrez qu'on vous devine.

A MONSIEUR **.

Joigny, ce 19 Septembre 1780.

EN vers polis & délicats ,
En vers qu'Olympe daigne lire ,
C'est à vous qu'on voudrait écrire
Du sein de nos petits états :
Mais auprès du Dieu des combats
Le moyen de monter ma lyre ?

Prêcheur des amoureuses loix ,
Des plaisirs courageux apôtre ,
Dans ce pays très-peu courtois ,
Mi-Bourguignon , Mi-Champenois ,
(Et qui partant n'est l'un ni l'autre ,)
Méditant les plus doux-exploits ,
Après une longue abstinence
Je venais chercher à la fois
Les plus intéressans minois
Et les plus jolis vins de France ;
Je n'ai trouvé que l'ordonnance

Qui nous prescrit la résidence,
Et qui nous met à quatre mois.

Vous vous doutez bien d'après cela, Monsieur, que je suis au régiment, & que c'est de Joigny qu'on vous écrit. Vous demanderez qu'on vous le fasse connaître. La ville est bâtie sur le penchant d'une montagne ; toutes les rues en sont étroites & escarpées : mais sa position sur la rivière, & des environs charmans, en forment un des plus agréables paysages que je connaisse,

Là des prés étendus, là des collines vertes
Où mûrit, plein de pourpre, un raisin velouté ;
Ici des bois touffus & des salles couvertes
Où l'amour vers le soir égare la beauté.
Un pont majestueux unit la double rive ;
Des caernes de Mars plus loin régner les murs :
Et l'Yonne en son cours errante & fugitive
Se plaît à les baigner de ses flots toujours purs.

J'ai vu, comme vous pouvez penser,

tous les gens à voir , le Maire , le Baillif , le Directeur , tous les Notables , & Madame l'Elue. On n'attend point ici qu'on ait bégayé les premiers complimens d'usage pour vous offrir des cartes. Le Reversé s'empare sur le champ de la conversation , & la soutient à lui seul jusqu'à neuf heures du soir. En se quittant , il est fort ordinaire de se demander comment on se porte. Comme j'attends toujours le premier moment pour me montrer , & jamais le second pour disparaître , j'entre & je sors volontiers sans avoir proféré une seule parole. Le beau monde m'a pris jusqu'ici pour un sot , & je trouve encore cela tout-à-fait commode. Voilà , Monsieur , la société , telle qu'elle est ; & c'est notre unique ressource. Jugez si nous sommes à plaindre : nous sommes persécutés par les mouches & dévorés d'en-

nuis

On ne reçoit point en ces lieux
 De ces mensongères nouvelles
 Qui font l'amour des curieux.
 Nos Dames, à leur jeu fidelles,
 N'ont jamais usé leurs beaux yeux
 Sur ces profondes bagatelles ;
 Et dans leurs momens sérieux
 Ont bien assez de leurs querelles,
 Sans embrasser celles des Dieux.
 Nous laissons, en Rois d'Angleterre,
 Aller le monde comme il va ;
 Et pour nous le coche d'Auxerre
 Est la flotte de Cordova.

Nous avons eu cependant l'autre jour un
 grand événement pour Joigny. La foire y
 avait attiré un peuple prodigieux de tous les
 villages, à dix lieues à la ronde. Et quelle
 terrible foire ! Celles de Bassora & d'Hif-
 pahan ne font rien auprès. Vous imaginez
 bien que les enfans barbus d'Isaac & de
 Juda n'avaient point oublié les cannes, les
 lorgnettes,

lorgnettes, les ustensiles de la Tamise &
leur probité ordinaire.

On voyait étalés par terre
Ces hochets de tous les climats,
Des colliers, des bagues de verre,
Et les sifflets dont le parterre
A, dit-on, régalé

Si vous joignez à ces petits passe-tems
quelques bals que nous donnons en plein
air à toutes nos élégantes, vous aurez un
précis de toutes nos dissipations dans ce
bienheureux séjour qui, suivant moi, n'a
d'autre avantage que celui d'être fort près
de Paris.

Mais dites-moi donc, je vous prie,
Des souffleurs éternel doyen,
Quelques mots de la comédie
Où des Dieux la troupe choisie
N'aguerre a figuré si bien,
De cette riante folie,

M

Le plus doux charme de la vie,
Et que j'adore en vrai païen !

C'est-là qu'il faudrait être, au lieu de végéter ici **DE PAR LE ROI**. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'ai goûté aux dernières représentations. Il n'est pas possible de saisir avec autant de vérité des tons aussi opposés, & de se reproduire avec plus d'agrémens sous des formes aussi différentes.

Je suis encor tout ébaubi
De ces douces métamorphoses.
De G . . . sous les traits de la vieille Bobi
Cachant son visage de roses,
Et **J . . .** au sourire enchanteur,
Aux traits piquans, à la grace gentille,
Avec ce parler doux qui pénètre le cœur,
Laisseront à jamais au plus fin connaisseur
A deviner qui des deux est la fille.

Je m'arrête, Monsieur, car j'aperçois tout le danger de l'entreprise. L'at-

tendrissante Jenny, l'impayable Pierre-le-Roux, Gotte & Détéulette, Life & le Commissaire de quartier, ont de grands droits à un article à part. Je serais contraint de louer mal ce qui ne saurait être trop bien loué. Il faudrait mettre dans mon rôle autant d'art qu'ils ont mis de naturel dans le leur : mais voilà la chose impossible. D'ailleurs ne savez-vous pas

Qu'un éloge fastidieux

Peut souvent tenir lieu d'injures ?

Je crains surtout d'être ennuyeux,

Et n'ai pas les mains assez pures

Pour offrir de l'encens aux Dieux.

Si pourtant je chantais celle à qui les Dieux même
S'empressent en tous lieux de céder leurs autels,
Sous un chapeau de fleurs cachant son diadème
Et se mêlant aux jeux des paisibles mortels;

Si je disais cet heureux assemblage

D'esprit, de grâces, de bonté,

De raison & de badinage

Et de douceur & de fierté ;
 Enfin si je peignais près d'elle
 En dépit de la majesté
 L'amitié constante & fidelle :
 Ce portrait , sans être flatté ,
 Rendrait assez bien le modèle.

La baguette magique est véritablement dans ses mains. Il n'était réservé qu'à elle de réveiller les beaux arts, & de les rassembler dans les délicieux jardins de T***. C'est une école de grâces & de goût, fondée par le goût & les grâces elles-même. Je ne crois pas qu'il y ait des gens assez barbares pour condamner de si nobles amusemens. Au reste ,

Qu'à Paris un peuple hébété
 Pésaient à sroupé les fronde ;
 Je conçois sa témérité.
 La plus régulière Beauté
 Ne sçaurait plaire à tout le monde ;
 Lorsque Vénus sortit de l'onde ,

On critiqua sa tresse blonde
Et ses yeux pleins de volupté.

Adieu, Monsieur, donnez-vous toujours bien du tourment pour servir, comme elle le mérite, la Divinité que nous portons dans notre cœur : car c'est le feu sacré qui vous fait vivre.

Allez, courez, volez où son penchant l'entraîne,
Elle a tant pris de soin de combler mes desirs !
Qu'on prévienne les siens; qu'on charme ses loisirs :
Qu'on la console des soupirs
Que coûte quelquefois la grandeur souveraine,
Eh ! dites-moi, sans les plaisirs,
Que servirait-il d'être Reine ?

PROJET D'ORGIE

A M. DORAT.

ESPRIT toujours aimable,
Rimeur toujours galant,
Demain donnons au diable
Un monde turbulent ;
Et qu'on dresse la table
Près d'un foyer brûlant,
Invitons au mystère
Deux ou trois libertins ;
Et couronnés de lierre,
Nous varierons les vins.
Que la Beauté nouvelle
Qui vous trompe à son tour,
Préside à ce beau jour ;
Et qu'on donne près d'elle
Un couvert à l'Amour.
Cet enfant volontaire

A tous les vins préfère
Le Champagne brillant ,
Dont la vapeur légère
S'élève aux bords du verre
Et mouffe en pétillant.
Il est parmi nos Belles
Si peu d'objets constans !
Buvons aux infidelles :
Nous boirons plus long-tems.



A M. LE VICOMTE DE B. B.

*En réponse à des Vers qu'il m'avait adressés
à Fontainebleau.*

L A S S É de tout, sans luth & sans maîtresse,
Depuis long-tems j'étais mort aux plaisirs :
Et le chantre de la tendresse
N'avait plus même de desirs :
Lorsqu'à ma paupière éblouie ,
Dans le plus brillant appareil ,
Ce matin vint s'offrir à l'instant du réveil
Une Beauté piquante au visage vermeil ,
Aux épaules d'albâtre , à la gorge arrondie :
Répandu sur ses traits un reste de sommeil
La rendait encor plus jolie.
Je reconnus la muse si chérie
Qui toujours promenant sa foi ,
De mes liens jadis , sans trop savoir pourquoi ,
S'était brusquement dégagée :

Je crus qu'elle était corrigée ,

Et qu'elle revenait à moi.

Je voulus l'embrasser. Arrête, me dit-elle,

» B.. m'aime; il est fier, jeune, ardent, plein
de zèle :

» Pour lui seul désormais je garde ces appas.

» Tu me servis trop mal : tiens, je fors de ses bras;

» Regarde comme je suis belle.

» Lis ce billet; en vers moins polis & moins doux

» Autrefois s'exprimait Horace:

» Il l'écrivit sur mes genoux ;

» En le dictant, j'ai signé ta disgrâce.

» Il faut nous séparer : adieu ,

» Tu ne me verras plus, car B.. me rappelle :

» Tous les amans que j'eus, Anacréon, Chapelle,

» La Farre & S. Aulaire & Vendôme & Chaulieu,

» Je les retrouve en lui; je lui serai fidelle.

L E T T R E**A U M Ê M E.**

AH c'en est trop , Monsieur le Vicomte ;
& il n'y a plus moyen de résister à toutes vos coquetteries. Comment ? des vers , de la musique , des chansons , & la plus jolie lettre du monde ! Songez donc combien j'en suis indigne.

A moi ? des Vers si gracieux !
Que je suis fier d'un tel message !
Mortel favorisé des cieux ,
On voit bien à votre langage
Que vous êtes du sang des Dieux.

Je ne sçais où vous adresser mes remerciemens. Car vous pouvez être également

en Flandre & en Bourgogne, occupé à faire mouvoir, comme il vous plaît, à gauche, à droite, des gens que cela n'amuse guères, ou à briller dans les Etats par la sagesse de vos vues, & par le charme de votre éloquence.

Je ne suis pas embarrassé de vos belles destinées. La gloire ne sçaurait être infidelle au nom que vous portez. Puissiez-vous seulement ne pas m'oublier tout-à-fait pour elle! Dans la vie active à laquelle je vous vois condamné, j'imagine que vous êtes trop sage pour négliger les plaisirs. Comment passez-vous votre tems, & comment le faites-vous passer aux autres? Je vous connais trop de moyens de plaire, pour croire que, dans ce moment-ci, tout le monde ait lieu de se louer de vous, autant que je le fais

Pour moi

Couché nonchalamment à l'ombre
 Des pins ou des peupliers verts,
 Je cherche à donner à mes vers
 Ce brillant coloris, ce nombre,
 Cet air fini, cet heureux tour,
 Et cette grace naturelle
 Qui d'une lumière immortelle
 Parent la moindre bagatelle,
 Et qui font vivre plus d'un jour.

Je corrige ces *Amours* que vous avez lus avec beaucoup trop d'indulgence, & qui n'ont d'autre mérite que d'être l'histoire fidelle de mon cœur & de ma vie. J'ajoute, & plus souvent j'efface. Confiné depuis trois mois dans mon hermitage, ma seule peine est de songer qu'il faudra bientôt m'en arracher. Mais je jouis, en attendant, de moi-même, du doux aspect de la campagne, des charmes de l'étude & des douceurs de l'amitié.

Que

Que dis-je ? Après tant de tourmens ,
Les yeux encor mouillés de larmes ,
Je reviens , malgré mes sermens ,
A ce cruel Dieu des amans
Qui seul a causé mes alarmes.
Je le conjure d'occuper
Ces derniers instans d'une aurore
Que je sens prête à m'échapper :
Hélas ! & je lui porte encore
Mon cœur , s'il le veut , à tromper.
Ce qu'on nomme repos m'ennuie ;
J'ai besoin d'un plus doux lien :
Lorsqu'une fois , je le sens bien ,
D'aimer on a fait la folie ,
Age & raison n'y peuvent rien ;
Il faut aimer toute sa vie.

A

M. LE CHEVALIER DE BONNARD.

Sur sa Goutte.

EST-IL bien vrai qu'en ce moment
En proie au plus cruel martyre,
O du Pinde rare ornement,
Vos doigts engourdis tristement
Ne peuvent plus pincer la lyre ?
Je me souviens bien qu'autrefois
Menant tous deux joyeuse vie,
A Table auprès de Maillebois
Humant, buvant jusqu'à la lie
Le vin d'Aï, le vin d'Arbois,
Le Rivesalte & le Hongrois
Et celui de Commanderie,
Nous chantions d'une heureuse voix
Thémire & Glicère & Sylvie.
Mais je me souviens bien aussi

Que dès-lors & prudent & sage
Avec ce qu'il faut, dieu-merci,
Pour ne l'être qu'au dernier âge,
Tandis que d'un si bon courage
Me livrant à tous mes desirs,
Pourvu d'un moins riche héritage,
Je le semais sur mon passage
Et dévorais tous les plaisirs ;
Vous, pour en jouir davantage,
Voluptueux Epicurien,
De tout faisant un peu d'usage,
Vous n'abusiez jamais de rien.
De l'éternelle Providence
Admirons les desseins cachés !
C'est moi qui commis les péchés,
Et vous en faites pénitence.
Mais croyez-moi, consolez-vous
D'un mal qui vous fait des jaloux,
Et songez que l'on vous contemple :
Disciple harmonieux & doux
De l'aimable goutteux du temple,
Comme lui chéri tour-à-tour
Et du Dieu que l'on nomme **A**mour

Et du puissant fils de Semèle ,
Il ne vous manquait aujourd'hui ,
Pour égaler votre modèle
Que d'être goutteux comme lui.
Mais votre gloire est plus brillante ,
Vous devez vivre plus long-tems :
Car vous obtenez à trente ans
Ce qu'il n'eut, dit-on, qu'à soixante.



A

MM. LES DEUX FRÈRES DE PARN*.

TROTTANT au milieu des hivers
Sur l'affreux chemin de Saintonge,
Meurtri par cent cahots divers
Dont l'un m'élève dans les airs
Et l'autre aux enfers me replonge ;
C'est à vous qu'en courant j'écris,
Très-chers Frères en Epicure,
A vous, qui de repos nourris
Et contre les maux que j'endure
Bien retranchés sous vos lambris,
Dans mainte agréable peinture,
En dépit d'un ciel toujours gris,
Revoyez les fleurs, la verdure ;
Et ne jugez de la froidure
Que par le Journal de Paris
Et les nouvelles du Mercure.

N 3

Que faites-vous en ce moment
Sur les bords heureux de la Seine ?
Votre cœur pressent-il ma peine ?
Songez-vous à moi seulement ?
Peut-être qu'au sortir de table ,
Après un dîner délectable
Dont votre esprit fit l'ornement ,
Humant la liqueur d'Arabie
Dans des soucoupes du Japon ,
Vous calmez de ce doux poison
Les vapeurs de la Malvoisie ,
Ou d'un vieux vin de Canarie
Imprégné d'ambre & de goudron ;
Vous jugez la pièce nouvelle ,
Vous fredonnez quelque chanson :
Tandis que sur un autre ton ,
A travers la brume éternelle
Qui cache à mes yeux l'horizon ,
A chaque poste je querelle
Maître , chevaux & postillon.
Je fais bien qu'autrefois Tibulle
Entre les deux monts que voilà ,
Comme moi , devers Nante alla :

Mais ce fut sous la canicule ;
Il suivait son cher Meffala.
La route alors était plus belle ,
Car le Préteur pouvait venir ;
Et l'Intendant de la Rochelle
Avait soin de l'entretenir.
Tibulle était couvert de gloire ;
Il avait dompté tour-à-tour
Le Var , la Garonne & l'Adour :
Il courait soumettre la Loire ,
Et l'appareil de la victoire
Trompait les chagrins de l'amour.
Du souvenir de l'Italie
On cherchait à le consoler :
Il eût par-tout la comédie :
Et s'il lui manquait sa Délie ,
Il pouvait du moins en parler.

Il n'y a pas un mot , comme vous le voyez, Messieurs, dans ce petit rapprochement, qui ne soit pour moi un juste sujet de dépit, de honte ou de tristesse. Que tout a dû changer sur la route, depuis

l'expédition de Tibulle & de Messala dans l'Aquitaine , & le long du golphe de Biscaye ! Que de monumens détruits , de générations ensevelies ! Il ne reste peut-être de ce tems-là que les chevaux qu'on attelle dans ce moment à ma voiture , & le postillon qui doit les conduire ; car je juge à leur extrême maigreur , & à leur figure moribonde qu'ils peuvent fort bien être les mêmes qu'on donna il y a environ deux mille ans à nos aimables & illustres Voyageurs. J'en ai fait la question à mon guide , en lui dépeignant de mon mieux les deux Romains ; & il s'en est si mal défendu que ma conjecture est devenue presque une certitude.

O quelle différence , mes chers Amis , entre cette partie aride de la Saintonge & les belles Provinces que j'ai coutume de parcourir tous les ans ! Où sont les riches

plaines de l'Angoumois & du Poitou ? Où sont ces délicieux paysages de la Touraine & de l'Orléanais ? Vous jouissez l'espace de vingt lieues, sur la levée, d'un spectacle aussi agréable que magnifique. Les deux côtes qui renferment la Loire, sans la gêner, sont couverts de bois & de verdure, de rochers habités, de villages & de châteaux qui dominant les deux rives. Tout cela est réfléchi sur les flots. Vous suivez le cours inconstant de la rivière : vous allez, vous venez, vous serpentez comme elle ; mesurant sans cesse votre marche sur celle des voiles nombreuses qui vous accompagnent, & qui semblent moins poursuivre leur route que disputer avec vous de vitesse & de légèreté. Ajoutez à cela les souvenirs sans nombre que réveille dans votre ame l'aspect de ce beau pays. Le vin & le tabac y inspirèrent à Chapelain ses derniers

couplets ; le goût seul & son génie à Voltaire ses premiers beaux vers. Le sage Sully, le brave Maurice s'y étaient retirés ; l'un avec toute sa vertu, & l'autre avec toute sa gloire. Ce fut enfin, sous trois Règnes, le théâtre de la galanterie & de la valeur, de la dissimulation & de la tyrannie, des grands projets & des plans de conquête plus qu'inutiles. Ici rien ne parle à l'imagination. Tout est triste, sauvage, inanimé. Je plains sur-tout les gourmands engagés dans cette route : ils ne doivent point se flatter de rencontrer ici

Ces bons pâtés, ces truffes d'Angoulême,
 Ces fruits de Tours, ce joli vin des Grois
 Mûri plus loin, & la flatteuse crème
 Que fille active aux environs de Blois
 Légèrement fait mouffer sous des doigts
 Dont la blancheur fait injure au lait même,

Mauvaise chère & mauvais chemin, c'est la devise du canton. Quoi qu'il en soit, je ferai ce soir à Rochefort. Je me propose bien d'examiner dans le plus grand détail tous les objets intéressans que peuvent offrir le port & la rade, & de monter à bord des vaisseaux formidables qui sont dans ce moment sous voiles. Avec quel plaisir je reverrai la mer ! Avec quelles délices, assis sur un sable fin & humide, je prêterai l'oreille au sourd & continuel mugissement des vagues, & peut-être m'exposerai-je tout entier à leur fureur impuissante & salutaire ! C'est un bonheur dont je n'ai pas joui depuis mon enfance.

Adieu, mes chers Amis, ne craignez pas que je m'arrête long-tems à la Rochelle & à Nantes. Je suis trop impatient de vous revoir & de ferrer contre mon cœur ces deux Frères que je chéris comme s'ils

étaient les miens ; ces deux Frères dont le cœur est si tendre & l'imagination si brillante, enfin

Ces galants & parfaits modèles
Des esprits les plus paresseux,
Des amis les plus précieux
Et des amans les moins fidèles :
Ces courtifans ingénieux
Courus des Soupeurs & des Belles,
Tous les soirs applaudis par eux
Et tous les soirs grondés par elles.

A

M^{de} LA MARQUISE DE***.

*Qui m'annonçait un nouveau Recueil
d'Elégies , en trois Livres , intitulé :*
LES AMOURS.

IL est des Amours à Paphos
Et de tout rang & de tout âge :
Chacun a ses traits , son langage ;
Ils sont tous frères & rivaux.
Il est des Amours volontaires
Qu'irritent les plus doux liens :
A vos pieds vous n'en trouvez guères ;
Mais interrogez les Bergères ,
Le monde est plein de ces vauriens.
Il est des Amours plus sincères
Trahis par des Beautés légères ,
Et nourris de larmes amères ;

O

Dans ce nombre ont paru les miens.
Leur front ingénu trouva grace
Auprès de quelques beaux-esprits;
Mais vous m'apprenez qu'à Paris
D'heureux cadets prennent la place
De ces aînés que je chéris,
Et que des rives de Cythère
Un Prêtre de la même Loi
Vient, plus jeune & plus sûr de plaire,
Me prouver qu'on pouvait mieux faire :
Hélas ! qui le sçait mieux que moi ?
Adieu la brillante couronne
Que vos mains daignaient me tresser !
Le Pinde à mon rival la donne ;
Aux pieds du Chantre de Sulmone
C'est lui que vous devez placer.
Par sa Muse aimable & frivole
Que je me sens humilié !
C'est un malheur d'être oublié ;
Mais il faut que je m'en console.
Je n'irai point me dépitier
Pour un semblable badinage ,
Ni très-sottement disputer

L'honneur d'un si frêle avantage ;
Car si vous n'êtes leur appui ,
Zulmé , quel sera le partage
Des vers qu'on m'oppose aujourd'hui ?
Ils verront deux soleils peut-être ;
J'en connais qui vivront toujours ;
Et les véritables Amours
Sont ceux que vous aurez fait naître.



V E R S

Faits & présentés dans un Bal masqué.

C'EST assez m'abuser, ô divine Incon nue,
Laissez tomber ce voile & montrez-moi vos yeux.
Par de si doux accens mon âme prévenue
S'obstine à voir en vous le chef-d'œuvre des Dieux.
J'ignore dans quel rang leur sagesse profonde
Vous fit naître en secret pour ma félicité :
Mais par l'esprit, le ton, les grâces, la beauté,
Vous êtes la Reine du monde.

L E T T R E**A****M. LE COMTE DE PARN*,***Ecritte des Pyrenées.*

Vous serez surpris, mon cher Ami, de recevoir une lettre de moi datée des Eaux de Saint-Sauveur : je semblais condamné à ne plus vous écrire que des rives du Cocyte. Les dernières lignes que j'ai dictées pour vous, avant mon départ, vous annonçaient que j'étais mourant : vous jugerez par cette longue épître entièrement tracée de ma main que je suis plus qu'à demi-ressuscité. A qui dois-je attribuer l'honneur de cette espèce de guérison ? Est-ce à la nature ou

au changement d'air , à la dissipation , & à l'agrément du voyage ? Je l'ignore. Tout ce que je sçais bien positivement , c'est que ce n'est pas à mon Médecin.

Vous avez si souvent entendu parler des Pyrenées que je n'entreprendrai point ici de les décrire. Je serais d'ailleurs embarrassé de vous peindre l'étonnement , l'horreur & l'admiration dont j'ai été saisi à leur approche. Cette longue chaîne de montagnes ressemble de loin à un vaste amas de nuages bleuâtres , bisarrement groupés sur l'horison. Depuis Lourdes jusqu'à Saint-Sauveur , vous montez constamment par un chemin taillé dans le roc , & vous voyez sans cesse à deux ou trois cents pieds au-dessous de vous , tantôt à votre droite , tantôt à votre gauche , un torrent qui semble avoir employé des milliers de siècles à se frayer une route à tra-

vers ces masses de granit , & dont le bruit horrible vous annonce encore sa présence , quand votre œil ne peut plus le suivre au fond du précipice. En sortant de la gorge de Pierre-Fitte , on découvre enfin la petite & fraîche vallée de Luz. Saint-Sauveur est auprès. Il est assis sur la croupe d'une montagne très-escarpée , mais dans une position riante & pittoresque. Le Gave coule aux pieds. Entre le Gave & la montagne s'étendent quelques tapis de verdure bordés de frênes & de tilleuls. On compte peu de maisons à S. Sauveur , & elles ne forment qu'une rue ; mais elles sont assez commodes & agréables. Celle des bains est au milieu.

Sous une voûte ténébreuse

Où pend & brille en perle un sel jaunâtre & dur ,
Des veines d'un rocher recouvert d'un vieux mur
S'échappe à gros bouillons une onde sulphu-
reuse .

Qui, tombant dans le marbre ou sur la pierre
creuse ,

Y dépose un limon doux , savonneux & pur.

Debout dès l'aube matinale ,

C'est-là qu'un thermomètre en main ,

Tout malade en guêtre , en sandale ,

En mule étroite , en brodequin ,

Curé, Juif, Actrice ou Vestale ,

Ou Moine, ou Gendarme , ou Robin ,

Court s'entonner d'eau minérale

Et cuire à la chaleur du bain.

L'onde fume : on invoque ensemble

Ce pouvoir si caché qu'on révère en ces lieux.

La Nymphé les entend ; & sur l'autel qui tremble

Soudain , penchant son urne , elle s'offre à leurs
yeux.

Sur ses pas marche l'allégresse ,

Fille & mere de la fanté :

L'espoir trompeur à son côté

Sourit malignement , fuit & revient sans cesse.

Elle dissipe la tristesse ,

Exerce , en l'amusant , la molle oisiveté ;

Rend un jour de printems à la froide vieillese ,

Et son premier éclat au teint de la Beauté.

La pâle & débile jeunesse

Lui doit un nouveau cœur & de nouveaux desirs ;

Enfin elle guérit les maux de toute espèce

Par le seul charme des plaisirs.

Celui que je goûte le plus volontiers, & qui s'accorde le mieux avec mon régime, est l'exercice du cheval. Hommes & femmes, nous nous formons deux fois par jour en escadron, & nous galopons, partout où il est possible de galoper, sur des chevaux du pays, fort petits & fort maigres, mais les seuls qui tiennent pied dans ces chemins montueux & hérissés de cailloux. On trouve encore du tems pour marcher ; & vous sçavez combien cet exercice me plaît. Je me rappelle avec délices les promenades que nous avons faites si souvent ensemble dans la forêt de Saint-Germain, dans les bosquets de Marly & sur les

hauteurs des bois de Satory. Les bois nous offraient alors sans peine une douce solitude. Je suis contraint de la chercher ici sur le sommet des montagnes. Mais quel ravissant spectacle ! Je vois sous mes pieds leurs flancs environnés de nuages, tandis que leur cime & moi nous sommes éclairés des rayons du soleil. Là, toutes les pièces du procès sous les yeux, je cherche à décider la fameuse & inutile question de la formation, de l'âge & des changemens du Globe ; & je m'apperçois bientôt que la nature m'a formé plutôt pour jouir de tout ce que je vois, que pour deviner comment tout ce que je vois existe. Je descends alors par des sentiers très-difficiles : je gagne l'ombre des arbrisseaux ; & assis aux bords de ce torrent dont le bruit, semblable à celui de la mer, nous étourdit nuit & jour, je me livre à la plus douce mélancolie. La

fuite de l'eau me retrace celle du tems. Je songe à toutes les pertes que j'ai déjà faites dans un âge aussi peu avancé. Hélas ! j'ai vû disparaître les objets les plus aimables & les plus aimés. Mon ame par degrés se pénètre de tristesse. Je me trouve bientôt inondé de mes larmes ; & je vous répète du fond du cœur ce que je vous dis rarement, parce que je crains de vous affliger : ô mon Ami , puissé-je ne jamais vous survivre !

Mais de ma douce rêverie

Quel bruit vient soudain m'arracher ?

Pour pleurer un moment ne peut-on se cacher ?

De côteaux en côteaux mon nom résonne ; on
crie :

Je me lève , & déjà tous les Amours armés

De fers longs & pointus dans l'épine enfermés,

Sont descendus dans la prairie.

On court au village voisin

Manger la fraise montagneuse,

Du miel , du beurre , un doux raisin ,

Et sur la ronce buissonneuse ,
 Chemin faisant , le fol effaim
 Cueille ou détache sans dessein
 Une mûre qui teint la bouche ,
 Et qui sur le doigt qui la touche
 Laisse l'empreinte du larcin. /
 On charge à peu de frais sa poche
 Des plus riches productions ;
 Et l'on fait des collections
 De marbres , de crystal de roche ,
 De beaux cailloux dont rien n'approche ,
 De plantes & de papillons.

Ce village où l'on court , se nomme
Sasis. L'aspect en est fort riant. Les payfans
 y sont mieux logés que la plupart des ha-
 bitans des petites villes. En général le peu-
 ple des Pyrenées est riche , parce qu'il a peu
 de besoins & qu'il est laborieux. On n'ap-
 perçoit point sur toutes ces montagnes une
 seule veine de terre un peu fertile qui ne
 soit cultivée. Vous admireriez sur-tout l'in-
 dustrie

dustrie avec laquelle ils distribuent l'eau dans leurs prairies. Au moyen de quelques rigoles & de deux ou trois ardoises , ils la font monter, descendre & circuler par-tout. Les herbes sont arrosées deux ou trois fois par jour. Aussi les coupe-t-on souvent ; & alors vous voyez des hommes manier librement la faux dans des endroits où une chèvre de nos campagnes aurait peine à se tenir.

On aurait tort de chercher ici la sévérité des mœurs. Elle n'existe pas plus à Luz qu'à Paris : & c'est une chose que je prie Messieurs les Moralistes de noter dans le premier Livre qu'ils feront , & qu'on ne lira point. Le peuple ne laisse pas d'être très-dévoit à *Notre-Dame de Heas*. C'est une chapelle déserte & perdue dans les montagnes. Il s'y rassemble la nuit du sept au huit de Septembre un monde prodigieux de

routes les vallées voisines , & le reste de l'année , elle n'est guères fréquentée que par des troupes d'ysards & de chevreuils sauvages.

Nul Hermite n'est préposé
A la garde du Tabernacle ;
Le peuple en tous lieux peuple & toujours abusé
N'y court point engraisser quelque fripon d'oracle :

Mais le granit du seuil ; par ses genoux usé,
Voit tous les ans se faire un assez grand miracle.

Car la plus timide Beauté
Qui, dans cette solemnité,
De pourpre la joue un peu teinte
Et le scapulaire au côté,
Trotte vers la demeure sainte
En jupon de laine écourté,
Dans cet asyle respecté
Entre avec sa virginité,
Et bientôt en revient enceinte.

Nous choisîmes précisément ce jour pour faire de notre côté une petite dévotion à l'Abbaye de *Saint-Savin*, c'est-à-dire pour y dîner aux dépens de S. Benoît. Le clocher de l'Abbaye se fait voir de loin entre Pierre-Fitte & Argelès. On y monte toujours à l'ombre par un chemin un peu raboteux, mais frais, impénétrable aux rayons du soleil, & arrosé par une infinité de sources vives qui coulent de la montagne. Il est bon de vous dire que nous étions les uns en voiture, les autres à cheval, & la plus grande partie juchés tant bien que mal sur des ânes. Aussi notre entrée fut-elle triomphante. Ces Dames furent reçues par le Prieur au bruit de l'orgue, le seul instrument qu'il put animer, grâces encore au talent de son cuisinier, & avec des bouquets & un compliment qui ne signifiaient pas grand-chose, mais avec des yeux qui

signifiaient beaucoup. La maison est bien bâtie , spacieuse , & dans la plus belle position du monde. De la première terrasse du jardin , les yeux dominant & ne se lassent point d'admirer cette riche & superbe plaine d'Argelèz , comparable pour le moins à la fameuse vallée de Campan. La journée se passa très-agréablement , mais presque toujours à table. On revint le soir un peu tard : & il ne nous arriva d'autre accident que la perte d'une de nos montures qui s'avisa de mourir en route , sous prétexte qu'on l'avait forcée le matin & qu'elle ne pouvait plus avancer. Cet événement n'affligea guères que celui qu'elle portait ; & prêta beaucoup à rire aux autres. La verve de tous les Voyageurs s'échauffa. Nous célébrâmes dans des couplets moitié tristes & moitié plaisans , auxquels chacun s'empressa de contribuer ,

Le trépas de la vieille ânesse
 Qu'on magnétifa, mais envain ;
 (Trop sotte était la sotte espèce)
 Le long dîner , la courte Messe ,
 La chair fine , & le vieux vin ,
 L'enjouement & la politesse
 Du bon Prieur de S. Savin.

Bareges & Cauterèz sont si près de Saint-Sauveur , qu'il n'arrive guères à ceux qui prennent ici les eaux de s'en retourner sans avoir visité ces deux sources d'une chaleur & d'une vertu si différentes. Il n'en est pas de même du Voyage de Bagnères par la montagne du Tourmalet , & de celui de Gavarnie. C'est une entreprise pour laquelle il faut un peu plus de courage , ou un goût très-vif pour les beaux accidens de la nature. J'ai fait les deux routes. La première est très-pénible , & ne m'a offert que ce que j'avais déjà vu. Les Pyrenées sont partout les Pyrenées. Toujours des chûtes d'eau,

toujours le bruit du Gave, toujours des cimes inaccessibles élevées sur des cimes qu'on n'espérait point atteindre. Le seul objet vraiment beau qui m'ait frappé, c'est avant d'arriver à Gripp, & près du pic du midi, une superbe cascade qui s'élançe à travers des rochers & des pins entrelacés, & qui forme dans le même endroit huit ou neuf sources bien distinctes, dont l'écume brillante en opposition avec le soleil & la verdure eût arrêté comme moi un peintre de paysages, & l'eût forcé à prendre ses crayons. Tous les environs de Bagnères sont charmans. La vallée de Campan mérite sans doute les éloges qu'on se plaît à lui prodiguer : mais la grotte est beaucoup trop fameuse. O combien Gavarnie est au-dessus de tout cela ! Combien on paierait cher à Paris un seul de ces effets bizarres & sublimes qu'on rencontre à cha-

que pas sur la route ! Le chemin , toujours bordé d'un précipice , est si pénible , si étroit , & même en quelques endroits si périlleux , qu'on ne peut y aller qu'à cheval ou en chaise à porteurs. Vous seriez étonné de l'adresse & de la rapidité avec laquelle ces gens-ci courent , pieds nuds , sur les pointes de rochers , & portent entre deux brancards , l'espace de quatre lieues , ces espèces de fauteuils de paille mal recouverts d'une toile cirée. Nous nous mêmes en route à trois heures du matin , & nous nous arrêtâmes au petit village de Gèdre pour déjeuner. Pendant qu'on tirait des paniers les provisions nécessaires , nous nous empresâmes de voir , à vingt pas de la maison où nous descendîmes , une espèce de caverne formée par deux rochers énormes qui se rejoignent en voûte , sans se toucher , & ombragée d'une infinité d'ar-

bustes & de lianes qui pendent en festons. Dans le fond jaillit, comme d'un escalier tournant, & se précipite sur trois degrés une eau si transparente, que vous comptez aisément les Truites qu'elle roule parmi de gros bouillons d'écume. Ne me demandez pas ce qui me charma le plus dans cette grotte, ou de sa fraîcheur délicieuse, ou de l'aimable tristesse que son obscurité inspire, ou de ce doux murmure des eaux qu'on rencontre par-tout dans les Pyrenées: tout ce que je fais, c'est que j'y revenais sans cesse malgré-moi, & qu'on fût obligé de m'en arracher.

Nous poursuivîmes notre route; & après avoir rencontré des Femmes & un Moine espagnols qui allaient prendre les bains de Barèges, & avoir ri de la frayeur du Moine abandonnant prudemment sa mule au moment où celle-ci effarouchée par nos cris

abandonnait le sentier pour se précipiter dans le Gave , nous nous trouvâmes entourés d'un amas prodigieux de rochers énormes & quarrés , de trente ou quarante pieds sur toutes les faces , & dont un seul , comme nous l'avons remarqué , suffirait pour bâtir une assez belle maison. Ils sont portés à vuide les uns sur les autres , sans aucun mélange de terre ni de sable ; & de quelque côté qu'on les envisage , ils menacent. Le chemin passe au milieu. Cet endroit est très-bien nommé *le chaos*. L'imagination ne peut rien concevoir de plus horrible & de plus beau , de plus triste & de plus imposant. Ce sont visiblement les débris de deux montagnes de granit & de pierres calcaires qui se sont écroulées à la fois par leur base. La catastrophe paraît récente , & cependant elle n'a point laissé de trace dans la mémoire des hommes.

Nous arrivâmes enfin à Gavarnie , cette montagne qu'on découvre de si loin , qui fuit lorsqu'on croit la toucher , & dont la cime élevée de plus de quatorze cent toises au-dessus du niveau de la mer , sépare la France & l'Espagne. Je me crus tout d'un coup jetté dans un désert à cent mille lieues de l'Europe & de vous , seul en un mot dans l'Univers. Figurez-vous , s'il est possible , un vaste amphithéâtre de rochers perpendiculaires dont les flancs nus & horribles présentent à l'imagination des restes de tours & de fortifications , & dont le sommet ruisselant de toutes parts est couvert de neiges éternelles. L'intérieur de l'enceinte , l'arène , si j'ose ainsi m'exprimer , est jonchée d'un amas effroyable de décombres & traversée par des torrens. Qu'on parle encore de ces ouvrages des Romains , de ces amphithéâtres dont les Voyageurs

courent admirer les ruines à Nîmes & dans d'autres villes ! Pour être frappé de ces monumens où de vils Gladiateurs combattaient autrefois aux yeux d'un peuple oisif , il faut n'avoir pas vu ce cirque bien plus auguste , bien plus terrible , où la nature , aux yeux du Philosophe , lutte perpétuellement avec le tems.

En pénétrant dans l'enceinte , ce qui n'est point facile , on jouit d'un coup-d'œil certainement unique dans son espèce. Du sommet de la montagne se précipitent sept cascades. La plus belle est à gauche. Elle tombe d'une hauteur si prodigieuse , & si détachée du roc , qu'elle ressemble à une longue pièce de gaze d'argent qu'on déroulerait dans les airs. Elle en a l'éclat , la souplesse & les différentes ondulations. Elle disperse en tombant une espèce de fumée qui mouille. L'air auprès est si froid , qu'a-

près avoir beaucoup peiné & s'être échauffé,
 en marchant pendant trois quarts-d'heure
 sur ce tas de rocs brisés, le Voyageur est
 obligé de se couvrir promptement & de
 boire quelque liqueur spiritueuse. C'est-là
 qu'on voit naître & fuir sous un pont de
 neige solide ce Gave qui d'abord, faible
 ruisseau, murmure à peine, tout d'un coup
 se grossit, prend une couleur d'azur foncé ;

Et roulant en grondant ses ondes blanchissantes
 De cascade en cascade au loin retentissantes,
 S'élançe des rochers, tombe dans les vallons,
 Entraîne les débris & des bois & des monts,
 Fait rentrer leurs sommets dans la terre pro-
 fonde,

Et menace, à grand bruit, d'enfevelir le monde.

○ d'un pouvoir terrible inexplicables jeux !

O monts de Gavarnie ! ô redoutable enceinte !

Sur vos flancs escarpés, sur vos remparts neigeux

De ce monde changeant la vieilleffe est em-
 preinte :

L'Auteur

L'Auteur seul à mes yeux s'obstine à se cacher.
De ce vaste tombeau je ne puis m'arracher.
Ces cyprès renversés, ces affreuses peuplades
De noirs rochers au loin l'un sur l'autre étendus,
Sur des gouffres sans fond ces hameaux suspen-
 dus,
Ce luxe de ruisseaux, de torrens, de cascades
Par cent canaux divers à la fois descendus,
Tout m'attriste & me plaît; tout m'annonce
 l'empire
De l'éternel vieillard qui fuit sans s'arrêter :
Sur la nature enfin tout force à méditer.
Qu'elle est belle en ces lieux ! quelle horreur
 elle inspire !
 nous faudrait ici Buffon pour la décrire ,
 Et Delille pour la chanter.

E P I L O G U E.

O vous qui lirez mes écrits ,
Lecteurs trop indulgens , voulez-vous me con-
naître ?
Au sein des vastes mers l'Afrique m'a vû naître.
Faible arbutte , à neuf ans , transplanté dans
Paris ,
Et de mon premier ciel favorisé peut-être ,
Je surpassai l'espoir de mes maîtres chéris.
Au Pinde & chez les Rois , dans les camps , à
Cythère ,
J'osai me montrer tour-à-tour :
Sincère & timide à la Cour ,
J'eus pourtant le bonheur de n'y pas trop déplaire.
En amitié , fidèle encor plus qu'en amour ,
Tout ce qu'aima mon cœur , il l'aima plus d'un
jour.

Lorsque j'entrai dans la carrière ,
On careffa ma muse ; on daigna l'accueillir ,
Comme on accueille , en France , une jeune
Étrangère
Qui d'un lointain climat dans nos murs vient
s'offrir.

Le Chantre de Ferney sous son toit solitaire
Voyait alors l'Europe à grands flots accourir :

Hélas ! j'ai peu connu Voltaire ,
Je l'ai vu seulement triompher & mourir.
Mais Dorat , mais Bonnard , mais cette foule
aimable

De convives joyeux & d'esprits délicats
Me rechercha long-tems : je leur versais à table
Les rubis du Pomar & l'ambre des muscats.

Combien tu répandis de charmes
Sur ces premiers instans de mes premiers beaux
jours ,
Toi , dont l'absence encor m'arrache ici des
larmes ,
Cher Parn* ! tu le fais : rivaux & frères d'armes ,
Et dans tous les sentiers nous rencontrant tou-
jours ,

Compagnons échappés aux fureurs de Neptune,
 Témoins de nos succès sans en être jaloux,
 Espoir-, craintes, ennuis, plaisirs, gloire,
 fortune,

Tout devint commun entre nous.

Conformité d'âge & de goûts

Et d'esprit & de caractère

Resserra chaque jour une amitié si chère :

Mais de ces doux liens qui m'unissaient à toi

Ton frère, ton aimable frère,

Fut encor le plus doux pour moi !

La passion fit mon génie.

Saint-Lambert des saisons avait chanté le cours ;

Disciple moins heureux des cygnes d'Aufonie,

Moi, dans l'âge de la folie,

J'aimais ; je chantai les Amours.

Tout Paphos applaudit aux accords de ma lyre,

Et sans être fameux, mon nom courut partout.

Je vis à mes accens les Dieux-même sourire.

Plus d'un Héros m'aimait & daigna me l'écrire,

La Harpe m'estimait : cet oracle du goût

Qui fut le mieux donner, par leur juste mesure,

Du prix à la louange & même à la censure

M'aborda quelquefois en répétant mes airs,
Delille dans Marly me récitait les vers
Où de ce lieu charmant il vante les prodiges :
Ses vers qu'il mariait au murmure des eaux,
Au doux bruit des forêts, au doux chant des
oiseaux,
Beaux lieux, étaient alors vos plus heureux
prestiges !

Mais à peine deux fois j'ai compté seize hivers,
Et déjà dans sa fleur ma jeunesse est flétrie ;
Des ombres du trépas mes beaux jours sont
couverts.

Il faudra donc bientôt quitter ces antres verts,
Ces prés, ces bois touffus, ma tendre & douce
amic . . . ?

Qu'elle remplisse au moins le reste de ma vie ;
Pinde, adieu pour toujours ! Voici mes derniers
vers.

En vain des Filles de mémoire,
Dieu des vers, Dieu du jour, vous m'offrez les
faveurs :

Ah ! pour me rendre heureux, & vous pouvez
m'en croire,

Ma Maîtresse en fait plus que vos neuf doctes
Sœurs !

Laissez-moi préférer le plaisir à la gloire !

J'étouffe dans mon cœur des desirs superflus.

J'aime mieux dans ses bras vivre un seul jour de
plus

Que mille siècles dans l'Histoire.

Fin du second & dernier Volume.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 79, Vers 14.

La gloire est douce à mon âge.

Lisez :

La gloire est belle à mon âge.

Pag. 108, sixieme Vers.

Et se balance au gré d'un souffle caressant.

Lisez :

Et se balance au gré d'un zéphir caressant.

T A B L E D E S P I E C E S .

contenues dans ce Volume.

| | |
|---|--------|
| V OYAGE DE BOURGOGNE. <i>A M. le Chevalier de Parn...</i> | Page 1 |
| <i>Vers à M. le Maréchal Duc de en lui présentant le Voyage de Bourgogne, dans un bal de la S. Louis.</i> | 58 |
| <i>Épître à M. Desforges-Boucher, Gouverneur général des Iles de France & de Bourbon.</i> | 62 |
| <i>A Madame</i> | 79 |
| <i>Prière à la Jeunesse. Vers à M. l'Abbé Delille, au premier jour de l'an.</i> | 80 |
| <i>A ma Zirphé. Sur la Philis de tout le monde.</i> | 82 |
| <i>A une Femme que je ne nommerai point.</i> | 85 |
| <i>A un Myrthe.</i> | 88 |
| <i>A M. le Chevalier de Parn. . . .</i> | 90 |
| <i>A M. le Chevalier de Bonnard. Sur son Épître à la Raison.</i> | 97 |
| <i>Réponse aux Vers précédens.</i> | 98 |
| <i>Le Cirque.</i> | 100 |
| <i>Aux Sauvages.</i> | 103 |

| | |
|--|------|
| <i>A M. le Chevalier de Parn</i> | 107 |
| <i>A M. l'Abbé Delille. Sur un Voyage qu'il projet-</i> <i>ait de faire en Italie.</i> | 114. |
| <i>Lettre à M. le Chevalier du Haut</i> | 116 |
| <i>A mes Amis.</i> | 125 |
| <i>A Madame la Comtesse de S. Aul Sur une</i> <i>Épître qu'on lui avait adressée.</i> | 127 |
| <i>A M.</i> | 129 |
| <i>Projet d'Orgie , à M. Dorat.</i> | 138 |
| <i>A M. le Vicomte de B. B. En réponse à des Vers</i> <i>qu'il m'avait adressés à Fontainebleau.</i> | 149 |
| <i>Lettre au même.</i> | 142 |
| <i>A M. le Chevalier de Bonnard , sur sa Goutte.</i> | 145 |
| <i>A Messieurs les deux freres de Parn*.</i> | 149 |
| <i>A Madame la Marquise de * * * , qui m'annonçait</i> <i>un nouveau Recueil d'Élégies en trois Livres , in-</i> <i>titulé LES AMOURS.</i> | 157 |
| <i>Vers faits & présentés dans un Bal masqué.</i> | 160 |
| <i>Lettre à M. le Comte de Parn* , écrite des Pyre-</i> <i>nées.</i> | 161 |
| <i>Épilogue.</i> | 182 |

Fin de la Table.



0696355











